

En cliquant sur n'importe quelle des rubriques du "Sommaire" vous accédez directement à la section désirée -

il se peut que certains numéros de page soient approximatifs.

Vous avez aussi accès à un bouton "Sommaire" sur tous les bas de page pour revenir directement au sommaire

Sommaire de la revue du CEP N° 15

Le principe de tolérance	Dominique Tassot	2
Une étude critique de la relativité	Christian Bizouard	8
Le nombre sept dans la structure de la matière	Jean Boucher	12
De la croyance dans les sciences (2ème partie)	Pr. Max Thürkauf	15
Edgar Morin contre Descartes	Par Laurent Fontaine	21
La chute de Napoléon III et la question romaine	Abbé Marie-Léon Vial	23
Les faux d'un célèbre archéologue japonais		36
L'empoisonnement de la Science	Mgr d'Hulst	37
Du christianisme à la psychologie	William Kirk Kilpatrick	45
La conversion de Ninive est-elle une fiction ? (2)	Dom Jean de Monléon	58
Pénurie au milieu de l'abondance !	Yves Germain	69
La "Contradiction" entre saint Marc et saint Jean sur l'heure de la passion	Marie-Christine Ceruti	72
Jets d'eau en guise d'empreintes digitales	Werner Gitt	75
COURRIER DES LECTEURS		85
Baptême	Carl Christaki	87

Le principe de tolérance

Dominique Tassot

Résumé : Le souverain Architecte applique un "principe de tolérance" : il sait former le même cristal régulier avec des proportions variables de composants, par une savante compensation des écarts. Négligeant cette sage attitude, l'homme écarte de son environnement les êtres qui paraissent ne pas lui convenir : "principe d'éradication" dont les effets pervers éclatent notamment dans les récentes épizooties de fièvre aphteuse et de "vaches folles". Certes l'homme peut faire **autre chose** que le Créateur, et la terre lui fut soumise pour cela ; mais il devrait rester humble et ne pas prétendre faire **mieux**. Tous les êtres ont leur mission.

Dans *Le Cep* n°14 nous avons vu Albert de Lapparent s'émerveiller devant les sulfates complexes de fer, de zinc et de magnésium qui forment sensiblement les mêmes cristaux, quelles que soient les proportions respectives en oxydes de fer, de zinc et de magnésium qui ont réagi avec l'acide sulfurique. Il en déduisait un principe de "tolérance de la nature" ainsi défini : *"Un architecte intransigeant, ayant résolu d'exécuter une construction avec des cubes de pierre, les refuserait impitoyablement sur le chantier si, à la vérification, il ne trouvait pas toutes les arêtes rigoureusement égales, ni tous les angles exactement droits. Au lieu de cela, un constructeur plus tolérant se contentera de demander que les différences ne dépassent pas une certaine limite ; et alors, par d'heureuses combinaisons de ces cubes un peu défectueux, en corrigeant les inégalités des uns par les défauts en sens contraire des autres, il saura donner à sa construction un aspect d'ensemble assez correct pour que nul n'y trouve à redire."*¹

Une première leçon sera d'admirer ici l'intelligence souveraine du Créateur. La "loi des proportions définies" nous apparaît de prime abord comme une condition intrinsèque de toute cristallisation : l'architecture cristalline requiert en effet une quantité précise de chaque élément, puis leur disposition exacte dans l'espace, afin de constituer une figure géométrique régulière s'achevant par des plans et des angles parfaitement définis.

¹ A. de Lapparent, *Science et Apologétique*, Paris, Bloud, 1905, p.157.

Etant donnés les volumes atomiques très différents du fer, du zinc et du magnésium, et les exigences de leurs liaisons avec le soufre et l'oxygène, l'œuvre est autrement difficile que ne serait, pour un enfant, la construction d'une maison avec des parallélépipèdes de tailles différentes. Albert de Lapparent peut donc conclure sans hésiter que le hasard n'est pour rien dans la formation des cristaux et que leur sage ordonnance appelle une intelligence ordonnatrice **extérieure**, puisque ce phénomène si harmonieux se réalise *"en des objets chez lesquels il n'est permis d'admettre ni instinct, ni calcul, ni tâtonnement, ni dispositions transmises par héritage"*.

Mais le grand géologue va plus loin et nous fait admirer comme un génie au second degré chez l'Architecte des cristaux. Alors que l'existence de proportions définies entre les composants nous apparaît comme une contre-partie inévitable de la cristallisation, le Souverain Architecte s'affranchit lui-même de cette loi qu'il a pourtant posée comme le fondement de toute la chimie, et parvient à former des cristaux présentant presque les mêmes plans et angles, avec des proportions quelconques des trois éléments. Telle serait une cuisinière qui pourrait donner sensiblement la même saveur et la même consistance à son gâteau, tout en faisant varier les quantités respectives des ingrédients utilisés. De là une seconde leçon beaucoup plus importante que la première.

La première leçon établissait l'existence d'un Créateur intelligent. La seconde, avec le principe de la tolérance, nous dévoile un trait de son caractère, trait invraisemblable mais vrai, *"dont il y aurait profit à nous inspirer, même dans d'autres domaines que celui de l'architecture. Si ce n'est pas tout à fait employer le minimum d'efforts, ce serait du moins manifester le minimum d'exigences, et éviter entre les hommes le plus possible de frottement"*².

Ainsi la perfection de l'œuvre ne repose pas sur l'exacte adéquation de chaque composant, et il existe une harmonie d'ensemble qui s'élabore à travers l'imperfection même des éléments, certains défauts chez les uns étant compensés par des défauts opposés chez les autres.

² Ibidem.

Il semble que la civilisation contemporaine, et tout particulièrement la "construction" européenne, se fonde sur un principe rigoureusement opposé. Il n'est question que de normes de plus en plus strictes, de tolérances de plus en plus réduites, le "zéro défaut" étant vécu et présenté comme l'idéal mythique vers lequel tous doivent tendre. Au divin "principe de tolérance", la société humaniste oppose un "principe d'éradication". Le mal doit disparaître dès ici-bas, dès lors que le grand'œuvre est de dispenser à tous le confort psychique et le bonheur matériel.

Or la victoire sur le mal, la liturgie de Pâques nous l'enseigne, ne peut venir que de Dieu, avec Dieu et pour Dieu. Aussi le principe d'éradication démontre-t-il chaque jour son inefficience, quelques exemples suffiront à le démontrer.

Le "microbisme" pasteurien avait posé en principe que la cause des maladies était un agent pathogène **extérieur** à l'organisme. En détruisant cet agent, microbe ou virus, on devait donc éradiquer la maladie, et les antiseptiques et les antibiotiques devenaient les principaux facteurs de santé. C'était donner une définition négative de la santé, alors qu'il s'agit d'une vertu intrinsèque au corps vivant, et oublier ce mot prophétique de Claude Bernard : "*Le microbe n'est rien, le terrain est tout*". La récente épidémie de fièvre aphteuse vient opportunément nous rappeler l'importance des immunités naturelles : les animaux bien alimentés en magnésium restent indemnes, même lorsqu'ils touchent du museau ceux d'un cheptel contaminé. En 1932 le docteur Neveu³, avait découvert l'efficacité curative du chlorure de magnésium sur un troupeau malade. Il fit une observation significative : "*Un fait m'avait frappé. J'avais traité une vache malade. Cette vache avait un veau qui ne l'était pas encore et qui ne le fut jamais. Or, il est quasi impossible qu'un veau, né dans une épizootie de fièvre aphteuse, suçant le lait d'une mamelle recouverte d'ulcération, reste hors de toute atteinte. Il fallait donc que le lait de la mère, traitée par le chlorure de magnésium, acquît un pouvoir préventif.*"⁴

³ Disciple du Pr. Pierre Delbet qui, dès 1915, avait proposé d'augmenter la vitalité des cellules (et donc leur puissance phagocytaire) par le chlorure de magnésium.

⁴ Cité par *Le Paysan biologiste* n°29 (mars 1979).

Fondée sur la confiance en la sagesse et en la bonté du Créateur, une complémentation éventuelle en magnésium revient à quelques centimes par jour. A l'opposé, les autorités sanitaires inspirées par le principe d'éradication (sous le nom magique de "principe de précaution") ont fait abattre et brûler des centaines de milliers de bovins et plus d'un million d'animaux qui auraient pu guérir en quelques jours et dont la maladie, non transmissible à l'homme, ne devient fatale que dans 5% des cas, le tout au nom de la science et sans reculer devant le coût économique et humain !

Elles ont encore imposé des mesures d'isolement des étables et de désinfection des véhicules, alors que les mouches circulent librement de mamelles en mamelles, de bouse en bouse et de museau en museau !...

Nous toisons (de haut) les anciens peuples qui offraient quelques chèvres, voire quelques humains, en sacrifice à leurs faux dieux, des démons... Mais sommes-nous bien sûrs de ne pas les dépasser dans l'horreur ?

Le cas de la "vache folle" ou E. S. B. (Encéphalite Spongiforme Bovine) est plus significatif encore. Léon Bloy disait plaisamment : "*La médecine moderne consiste à chercher la petite bête.*" La "petite bête", en l'occurrence, est le prion : protéine encore mal connue qui s'est diffusée grâce aux farines animales dont les équarrisseurs anglais abaissèrent la température de cuisson de 130°C à 80°C. Modification justifiée d'ailleurs au nom de la science !.. Science économique : moindre chauffe, donc moindre coût. Science diététique : meilleure qualité nutritive d'un aliment moins cuit. Ici encore le principe d'éradication passe par la destruction de tous les animaux susceptibles d'héberger le prion muté. Un seul cas de vache folle entraîne l'abattage de tout le troupeau : puisque la cause de la maladie est supposée **extérieure** à l'organisme, toutes les bêtes qui ont vécu ensemble présenteraient le même risque d'infection. Or cette approche de la maladie soulève plusieurs objections. Des vaches "ayant le tournis" ont existé bien avant l'usage des farines carnées. Peut-on parler d'épidémie (il faudrait dire d'épizootie) pour une maladie de dégénérescence qui met 3 ans à se manifester ? Enfin le propre Commissaire européen à l'Agriculture, Franz Fischer, de passage à Paris le 5 décembre 2000 a lancé cette phrase étonnante :

"L'hypothèse d'une mutation spontanée des cellules bovines paraît aujourd'hui très vraisemblable".

C'est, avec 117 ans de retard, donner raison à l'opposant méconnu de Pasteur, Antoine Béchamp, lorsqu'il écrivait dans son ouvrage fondamental, "Les microzymas" : *"la maladie est une opération accomplie par l'individu vivant et non pas un être créé en dehors de lui et qui vient le saisir avec un caractère constitué d'avance (...) Le parasitisme⁵ est dangereux comme doctrine, surtout parce qu'il fait perdre de vue le véritable point de départ étiologique⁶ des maladies.*

***Il place le danger hors de nous, alors qu'il est en nous. (...)** Le premier cas d'une épidémie est créé, sans qu'il y ait eu de microbe nocif aux alentours⁷."*

Or un vétérinaire anglais, M. Purdey, nota une étroite corrélation entre l'apparition de l'ESB et les campagnes d'éradication du varron des années 1980 au début des années 1990. Le varron est une grosse larve qui migre sous la peau des bovins. Les pasteuriens virent en lui un "parasite", donc certainement nuisible au rendement en viande ou en lait. Certes, en s'armant de patience et d'une seringue d'eau oxygénée, le paysan peut extraire un à un les varrons de l'endoderme. Mais une telle méthode ne peut convenir à des éleveurs encore fascinés par le mirage des étables industrielles. La chimie, appelée à la rescousse, élaborait une substance "varronocide", administrée deux fois par an : l'ivermectine, dont l'Administration vétérinaire locale peut imposer l'usage.

L'hypothèse Purdey est la suivante : Les insecticides à base d'organophosphates provoquent la mutation du prion chez les veaux en gestation : eux ne sont pas protégés comme les adultes par le filtre des muqueuses intestinales ; et le métabolisme du prion

⁵ La doctrine de Pasteur, que Béchamp désigne aussi du nom de "microbisme.

⁶ Causal, du grec "aitia" : cause.

⁷ A. Béchamp, *Les microzymes dans leurs apports avec l'hétérogonie, l'histogonie, la physiologie et la pathologie*, Paris, Baillière, 1833, pp.883 et 889. Cet ouvrage monumental a été réédité en 1990 par le Centre International d'Etudes A. Béchamp (163 rue Saint Honoré, 75001 Paris).

se fait principalement durant la vie prénatale⁸. Ainsi l'éradication du "parasite" finirait par nuire à la santé du bétail⁹.

Une fois de plus le remède s'avère pire que le mal. Il faudrait évoquer ici l'abus des antibiotiques provoquant des mutations chez les bactéries avec l'apparition de souches résistantes qu'on ne sait plus détruire.

D'où la multiplication des maladies "nosocomiales" : 5 à 10 % des patients hospitalisés contractent une infection (jusqu'à 22 % dans les services de réanimation) !.. De même les herbicides "totaux" induisent la prolifération d'un petit nombre de plantes "résistantes" qui ne sont plus concurrencées par les autres herbes adventices.

Au lieu de diriger sa hargne contre ses propres imperfections morales, l'homme moderne a lancé une guerre d'extermination contre tout ce qui le gêne dans la Création. Il vise un bonheur tout matériel, et ne veut pas en être redevable à plus haut que lui-même. L'Évangile, en revanche, nous enseigne à patienter jusqu'à la récolte pour séparer le bon grain de l'ivraie.

En attendant certes, l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front : il lui faut travailler à déplacer les équilibres naturels à son profit : mieux vaut moins d'ivraie et plus de grain, moins de moustiques et de scorpions. L'asepsie et l'antisepsie ont leur juste place. Mais la volonté démiurgique de recréer un monde nouveau dont les maux matériels seraient exclus, provient d'un oubli tragique des premiers chapitres de la Genèse et d'une prétention insoutenable : celle d'un bonheur atteint sans Dieu, voire contre lui, comme si tous les êtres n'étaient pas dès l'origine conçus en vue de notre bien, et par une intelligence incomparablement supérieure à la nôtre. "*Quand l'homme a fini de chercher les merveilles de la Création, il n'est qu'au commencement ; et lorsqu'il s'arrête il se trouve perplexe*", nous avertissait déjà le livre de Ben Sirach le Sage (18:6).

⁸ M. Purdey, *The UK Epidemic of BSE : Slow virus or chronic Pesticide-Initiated Modification of the Prion Protein ?*, Medical Hypotheses (1996) 46, 429-454.

⁹ Vu que des traces d'ivermectine passent dans le lait et la viande et que la baisse de rendement due au varron n'a jamais pu être mise en évidence, il s'est formé en France une Coordination Nationale contre l'Eradication du Varron (Jean Coulardeau, 43430 Les Vastres, tél. 04 71 59 53 43).

SCIENCE ET TECHNIQUE

Une étude critique de la relativité ***Christian Bizouard***

Résumé : Depuis un siècle, la théorie de la relativité n'a cessé de rendre perplexes ceux qui estiment que l'homme a vocation à comprendre de quelque manière ce qu'il connaît. Un physicien italien, Roberto Monti, a proposé un examen critique de deux postulats essentiels de la relativité restreinte : la conductivité nulle du "vide", la constance de la vitesse apparente de la lumière quelle que soit la vitesse de l'observateur. En abandonnant ces postulats, contraires au sens commun, il parvient à expliquer le décalage vers le rouge des galaxies sans l'hypothétique expansion de l'univers ni le Big-Bang. L'auteur de cette recension, astronome, expose ici les grandes lignes suivies par R. Monti dans sa démarche.

Bien que la théorie de la relativité définisse le cadre de travail des physiciens et astronomes contemporains, elle fait l'objet d'un certain nombre de critiques et d'objections. Certains savants lui reprochent de compliquer inutilement l'interprétation des phénomènes naturels, d'autres remarquent que telle expérience semble, sinon la contredire, en tout cas échapper à ses prédictions. Mais toutes ces "attaques" sont trop particulières et désordonnées pour remettre en cause l'édifice relativiste. Cependant, dans ce concert cacophonique, une étude nous a paru remarquable par ses hauteurs de vue, sa clarté et sa simplicité : c'est celle du physicien italien Roberto A. Monti, publiée dans le journal canadien "*Physics Essays*" sous le titre "*Theory of Relativity : a Critical Analysis*"¹. Aussi nous a-t-il semblé utile d'en faire une brève recension pour les lecteurs du CEP.

Cette étude concerne essentiellement la théorie de la relativité restreinte, dans laquelle on écarte la gravitation et où l'on s'intéresse à la description des phénomènes physiques dans des référentiels idéaux, dits galiléens, en mouvement rectiligne uniforme les uns par rapport aux autres.

¹ *Physics Essays*, Volume 9, Number 2, p.238-260 (1996).

Monti discerne dans les postulats de cette théorie deux points clefs, qui sont aussi ses maillons faibles :

(1a) Dans l'équation des ondes électromagnétiques, le terme de dissipation induit par la conductivité du milieu dans lequel elles se propagent (le *vide* pour les uns, *l'éther* pour les autres), est nul.

(2a) La célérité des ondes électromagnétiques, c'est-à-dire leur vitesse par rapport au milieu de propagation, est confondue avec la vitesse de ces ondes dans le référentiel de l'observateur (vitesse "cinématique").

Notons que la célérité ou vitesse "électromagnétique" est conditionnée par les propriétés du milieu de propagation et est exprimée en fonction de sa perméabilité magnétique μ_0 et de sa constante diélectrique ϵ_0 selon $c_0 = 1/\sqrt{\mu_0\epsilon_0}$

Les points (1a) et (1b) sont contenus implicitement dans les deux postulats de la relativité, à savoir :

(1b) *Les équations de Maxwell – qui décrivent le comportement du champ électromagnétique en fonction de la distribution spatiale des charges et courants électriques – gardent la même forme dans tous les systèmes de référence galiléens.*

Comme le terme de dissipation dans l'équation d'onde, introduit par Maxwell, ne respecte pas cette condition, il est donc considéré comme nul, autrement dit il est supposé que l'éther ou le vide n'est pas conducteur (hypothèse (1a)).

(2b) Soient deux points A et B liés rigidement, le temps que met la lumière pour aller de A à B est le même que celui qu'elle prend pour effectuer le trajet inverse, quel que soit le mouvement du segment AB. Autrement dit la vitesse de la lumière est la même dans tous les référentiels.

On retrouve ici le point (2a) : confusion entre la célérité de la lumière dans son milieu, défini par la quantité $c_0 = 1/\sqrt{\mu_0\epsilon_0}$, et la vitesse de la lumière c par rapport à l'observateur, qui présente éventuellement un mouvement par rapport au milieu de propagation. Cela revient à rejeter la notion même de milieu de propagation ou d'éther, donc de célérité de l'onde. Cependant les relativistes n'hésitent pas à écrire $c = c_0 = 1/\sqrt{\mu_0\epsilon_0}$.

Monti prend le contre-pied de l'hypothèse (1a).

Après avoir remarqué qu'il n'est en rien établi que le vide ait une conductivité nulle, et que certains résultats expérimentaux de la fin du XIX^{ème} siècle semblent même indiquer le contraire, il analyse les conséquences cosmologiques d'un milieu conducteur. Il est aisé de montrer qu'un tel milieu produit un décalage des raies spectrales des galaxies vers le rouge. L'hypothèse conventionnelle d'un effet Doppler causé par l'éloignement des galaxies n'est donc plus exclusive.

La théorie de l'expansion de l'univers, qui s'appuie sur cette hypothèse, doit être remise en cause par la même occasion. En outre la présence d'un milieu dissipatif confère aux galaxies et aux quasars des magnitudes absolues raisonnables, contrairement à la théorie de l'expansion de l'univers.

Dans la seconde partie, Monti met en cause l'hypothèse selon laquelle il n'y a pas lieu de distinguer la vitesse électromagnétique de la lumière de sa vitesse mesurée dans un référentiel donné (hypothèse 2b). La vitesse électromagnétique $c_0 = 1/\sqrt{\mu_0\epsilon_0}$ - mesurée pour la dernière fois au début du siècle - présente une valeur différente de celle des déterminations cinématiques. Cependant les bornes d'erreurs de ces déterminations sont trop grandes pour conclure que c et c_0 sont différentes, et c'est pourquoi il faudrait procéder à de nouvelles mesures de c_0 .

Selon nos conceptions classiques de l'espace et du temps, la différence entre c et c_0 est produite par le mouvement de l'observateur dans le milieu électromagnétique ou éther. Il existe des dispositifs variés pour détecter cette différence si elle existe. Cependant on peut les réduire à deux grandes classes. Soient deux points A et B fixes dans le référentiel de l'observateur ; considérons le temps $t_{A \rightarrow B}$ que met un faisceau de lumière pour parcourir le segment [AB] de A vers B, et $t_{B \rightarrow A}$, le temps nécessaire pour faire le chemin inverse. Dans le premier type de dispositif, on s'attache à déceler l'effet du mouvement du segment [AB] dans la durée du trajet aller-retour d'un faisceau de lumière entre A et B, c'est-à-dire $\Delta t = t_{A \rightarrow B} + t_{B \rightarrow A}$. Il est aisé de montrer que l'effet de la vitesse v de [AB] sur Δt est $2L/c_0(v/c_0)^2$, où L est la longueur [AB]. Dans le second type de dispositif, on cherche à détecter la vitesse dans la différence $t_{A \rightarrow B} - t_{B \rightarrow A}$ en utilisant deux faisceaux parcourant [AB] en sens inverse. Cette différence vaut précisément $2L/c_0(v/c_0)$.

L'interféromètre de Michelson illustre au mieux le premier type d'appareils. Il n'a jamais pu donner le résultat escompté (30 km/s pour la vitesse orbitale de la Terre, 200 km/s pour son mouvement dans la galaxie), tout au plus 10km/s (expérience de Miller, 1921-1925).

D'après Monti l'effet de la vitesse de la Terre serait inhibé par l'apparition d'ondes stationnaires dans les bras de l'interféromètre. Kennedy et Thorndike (1939) ont tenté de pallier ce problème en prenant des bras de longueur différente, et en faisant en sorte que la surface délimitée par le parcours du faisceau soit non-nulle. Ils ont observé une variation diurne de la vitesse de la lumière.

Les seconds dispositifs sont surtout représentés par les interféromètres de type Sagnac. Il faut remarquer que la durée en jeu, $2L/c_0(v/c_0)$, est beaucoup plus grande que celle qui intervient dans l'appareillage de Michelson $(2L/c_0(v/c_0))^2$ et par conséquent plus facile à déceler. Dès 1913, Sagnac montrait que la rotation de son interféromètre provoquait un déplacement des franges d'interférences, fonction de la vitesse de rotation. En 1925 Michelson et Gale construisirent au sol un interféromètre géant de ce type. L'observation des franges d'interférences révéla l'effet de la rotation diurne. L'interprétation la plus simple s'obtient en posant l'existence de l'éther, avec la Terre tournant en 23h56 minutes par rapport à celui-ci.

D'autres résultats expérimentaux, moins connus, montrent que la vitesse cinématique de la lumière varie dans le référentiel terrestre selon sa vitesse diurne, orbitale ou cosmique (détermination radar de la vitesse de la lumière entre la Terre et Vénus par Wallace (1967) et Tolchel'nikova (1991), expériences de Marinov de 1979 à 1986).

En conclusion, différents tests expérimentaux semblent réfuter les deux postulats de la théorie de la relativité restreinte d'Einstein, et cette théorie physique aurait donc une validité expérimentale limitée. L'hypothèse de l'éther conducteur offre une alternative prometteuse pour interpréter les phénomènes électromagnétiques de la Terre aux confins du cosmos.

*

* *

Le nombre sept dans la structure de la matière

Jean Boucher

Présentation : Jean Boucher s'est depuis longtemps intéressé à la structure de la matière, notamment aux relations harmonieuses entretenues par les éléments biotiques, ceux qui sont engagés dans les processus vivants. Il suffit de méditer avec lui sur les tables atomiques pour se convaincre que Dieu "a tout réglé avec nombre, poids et mesure" (Sagesse 11:20).

Dans deux cahiers d'études de physique (1999) destinés aux biologistes, médecins et agronomes, j'ai été amené à réfléchir aux données que nous possédons sur la structure intime de la matière dans ses relations avec la vie.

Cela m'a conduit à observer la présence du nombre sept à quatre reprises. Tout d'abord il intervient deux fois dans la configuration électronique des éléments, d'après la table de classification de Mendéléiev ; ceci est sans doute assez classique, et n'a peut-être attiré l'attention de personne.

Mais il est étonnant de constater que, dans la structure du noyau de l'atome, le nombre 7 intervient à nouveau, et ici encore il intervient deux fois.

Expliquons-nous :

* **Configuration électronique.** Il y a 7 couches : K, L, M, N, O, P, Q ; chaque couche se subdivise, et nous voyons apparaître les sous-couches s, p, d, f, se saturant ainsi:

s :	2 électrons	1x2
p :	6 électrons	3x2
d :	10 électrons	5x2
f :	14 électrons	7x2

* **Noyau de l'atome.** Le nuclide de base, l'hydrogène 1 (99,985 % de l'hydrogène naturel) est constitué d'un proton⁺, et d'un électron⁻ gravitant autour du proton. Ainsi constituée, la matière n'est pas complète : il lui manque le neutron¹.

¹ Neutron : particule de masse sensiblement égale à celle du proton, sans charge ; on le considère comme résultant de la juxtaposition d'un électron⁻ avec un proton⁺. Le neutron a donc quelque chose de plus que le proton. Nous considérons ce "plus" comme un apport énergétique.

Celui-ci n'apparaît qu'en proportion infime (0,015% d²₁H dans l'hydrogène naturel). Nous définirons donc l'hydrogène 2 par sa structure impaire équinumérique 1 – 1 : un proton, un neutron.

Il y a une suite. Le lithium, 3^{ème} élément, renferme lui aussi un impair équinumérique ⁶₃Li : 3 protons, 3 neutrons, présent à 7% environ dans le lithium naturel.

L'impair équinumérique suivant est le bore ¹⁰₅B : 5 protons, 5 neutrons, présent à 20% dans le bore naturel.

Et le suivant et dernier impair équinumérique est l'azote ¹⁴₇N : 7 protons, 7 neutrons, présent à 99,6% dans l'azote naturel.

Il n'y a pas de 9-9 ni d'autre impair équinumérique : la progression 1-3-5-7 s'achève avec l'azote ¹⁴₇N.

Parvenus à ce point de la genèse de la matière, "l'hylogenèse", nous assistons (au moins en théorie et sur le papier...) à un doublement N₂⇒C+O (soit [2x14=28 ⇒[12+16=28]), que Kervran a mis en évidence pour expliquer l'intoxication oxycarbonée des oxycoupeurs travaillant en atmosphère confinée, au chalumeau oxyacétylénique.

Le complexe ¹²₆C, ¹⁶₈O est suivie d'une série qui reste équinumérique, mais paire maintenant : donc ⁶₆C, ⁸₈O, ¹⁰₁₀Ne, ¹²₁₂Mg, ¹⁴₁₄Si, ¹⁶₁₆S, et ²⁰₂₀Ca. En effet, on ne trouve pas l'équinumérique 18. L'élément 18 est l'argon, et il n'est pas équinumérique sauf le nuclide petit ³⁶₁₈Ar, rarissime, à 0,3%.

Il y a donc 7 éléments équinumériques pairs et non 8 comme la série pourrait l'annoncer. Et il se trouve que cette particularité correspond à la présence du potassium, le 19^{ème} élément, cet élément à part, trinucleide alors que tous les autres impairs sont mono ou dinucleides, jamais trinucleides ; et le 2^{ème} nuclide du potassium, le surnuméraire, à impair-impair inéquinumérique est le nuclide radioactif lié à l'activité cardiaque, donc à la vie animale.

Conclusion : pour nous résumer
 dans la configuration électronique (table de Mendéléiev)
 le nombre 7 intervient 2 fois
 dans la structure du noyau de l'atome (table de Karlsruhe)
 le nombre 7 intervient 2 fois...

L'explosion de la matière

précède,

préfigure,

prépare

l'éclosion de la vie

J'aurais pu rappeler, en préambule, quelques propriétés arithmétiques de ce nombre 7 : Le quotient de l'unité par 7 donne un nombre étonnant... la "perfection"... presque parfaite !

$$1/7 = 0,142857\ 142857\dots$$

En l'appliquant à ce quotient irrationnel qui se reproduit indéfiniment, la série des 6 multiplicateurs 2, 3, 4, 5, 6, 7 nous réserve une surprise que je vous laisse découvrir².

Je fais remarquer que ce quotient est proche d'un nombre parfait, à une unité près : 144 divisé par 1000. Mais notre quotient n'est que l'approche de la perfection ; égal à :

$$(144-1) \times (1000-1) = 142\ 857$$

Souvenons-nous : dans l'écriture (Ap. Jean, VII/ 4), l'auteur sacré dénombre le nombre des élus :

"Ils étaient 144000... :

de la tribu de Juda, 12000

de la tribu de Ruben, 12000, etc..."

Est-ce à dire que la perfection est presque présente dans la matière... à une unité près ?... Il lui manquera toujours quelque chose, jusqu'à la fin des temps : dans notre univers matériel, elle ne sera jamais qu'approchée.

Nous n'atteindrons la perfection qu'après notre séparation d'avec la matière...

Voici matière à méditation !...

² Pour éviter l'effort mental, observez bien ce qui suit :

$$0,142857 \times 2 = 0,285714;$$

$$0,142857 \times 3 = 0,428571 ;$$

$$0,142857 \times 4 = 0,571428;$$

$$0,142857 \times 5 = 0,714285;$$

$$0,142857 \times 6 = 0,857142;$$

0,142857 x 7=0,999999 ; les mêmes chiffres, dans le même ordre, en partant chaque fois d'un rang différent ... Acceptez, il n'y a peut-être rien à comprendre, mais à **CONTEMPLER** .

De la croyance dans les sciences (2ème partie)

Pr. Max Thürkau

Résumé : Poursuivant sa critique du matérialisme naïf aujourd'hui dominant chez les scientifiques, M. Thürkau montre d'abord comment toutes les connaissances issues d'un dispositif expérimental manifestent la présence agissante de l'esprit humain. Et l'ignorance, souvent profonde, des notions religieuses, ne justifie pas plus la négation de Dieu, que l'ignorance en mathématiques ne peut justifier le refus des vérités mathématiques. Le scientifique doit donc ouvrir son cœur et veiller à l'humilité de sa démarche, avant de prétendre juger la croyance en Dieu.

La connaissance par la représentation intuitive et concrète.

On a trop tendance à dénier tout caractère scientifique à ce qui est écrit de façon claire et compréhensible et, en revanche, à considérer que ce caractère est inhérent aux traités codés en langage mathématique et difficiles à déchiffrer. Même des personnalités faisant autorité dans le domaine des sciences risquent de susciter un sourire moqueur de leur propres confrères si elles attribuent une importance scientifique à un exposé que le bon sens suffit à comprendre. Dans le sillage de Descartes (lequel estimait que rien au monde n'est mieux partagé que le bon sens, justement parce que chacun croit en être largement pourvu), je me hasarderai à décrire le problème du dualisme de la lumière en recourant à une comparaison si parlante que le bon sens suffit pour que l'on puisse se faire une opinion et que l'on puisse du même coup renoncer à la foi dans les sciences. De même qu'une lampe est considérée comme une source de lumière, de même un cerisier peut être considéré comme la source des cerises. Tout comme la lumière provenant d'une seule et même lampe peut entrer en interaction avec des appareils de types différents, cela aussi est possible pour les cerises d'un seul et même arbre. Et en fait, tant en ce qui concerne la lumière que les cerises, cela ne se produit pas par hasard, mais en fonction d'un but bien précis. Par exemple, les cerises sont mises en interaction tantôt avec un pressoir et tantôt avec un alambic.

Dans le premier cas, c'est un jus de cerise doux et rouge qui apparaît et, dans le second, une eau-de-vie forte et incolore.

Dans notre analogie, les cerises sont le phénomène primaire et le jus ou l'eau-de-vie constituent le phénomène secondaire. Or, il est parfaitement possible, et ce n'est qu'une question d'imagination, de construire un nombre considérable de modèles abstraits qui fournissent une explication plausible de la formation du jus de fruit, d'une part, et de l'eau-de-vie, d'autre part. Et même d'en élaborer qui soient exclus par la logique fondamentale tout autant que le dualisme du modèle onde/corpuscule relatif à la lumière.

On comprend que, étant donné le caractère directement perceptible par les sens de l'interaction entre le phénomène primaire et les différents appareils, il ne viendrait à l'idée de personne de construire en l'occurrence de telles abstractions . Aucun physicien non plus ne dira que les cerises se sont comportées de façon dualiste parce que, avec un appareil, elles ont donné un jus de fruit et, avec l'autre, une eau-de-vie. Autant cette comparaison saute aux yeux, autant elle est irréprochable du point de vue de la théorie de la connaissance quant à la logique fondamentale. Quand Goethe dit que les couleurs sont les actions de la lumière, il est plus proche de la vérité que les calculs, si justes pourtant, de la physique moderne. Comme cela a déjà été remarqué, on peut faire des calculs justes tout en prenant de fausses données de départ. Les mathématiques ne sont pas un critère de vérité des données de base à partir desquelles le calcul est effectué ; elles sont un langage avec lequel, comme avec d'autres langues, il est possible de mentir. Par exemple, les calculs d'une comptabilité falsifiée peuvent être justes en eux-mêmes parce que la fausseté ne réside pas dans les calculs, mais se trouve dans les suppositions faites au départ. Une fausse comptabilité devient dangereuse pour l'entreprise lorsque les responsables croient en elle.

Perceptions sensibles et perception suprasensibles

Les perceptions sensibles sont comparables à nombre de perceptions suprasensibles en ce qu'elles ne peuvent être démontrées par un raisonnement de l'esprit.

Dans d'autres perceptions relevant de domaines suprasensibles, comme la logique ou les mathématiques, seraient-elles démontrables par un raisonnement ? Par exemple, comme le dit Rudolf Steiner⁴, l'existence d'une baleine peut tout aussi peu être démontrée par un raisonnement de l'esprit que la perception de vérités religieuses. Soit l'on a vu la baleine de ses propres yeux, soit l'on est obligé de croire quelqu'un qui l'a lui-même vue. Au siècle de la foi dans les sciences, à l'époque du matérialisme, les hommes croient de préférence à l'information venant de perceptions sensibles.

Le matérialiste en donnera comme raison le fait que les perceptions sensibles sont à la portée de tout le monde. Mais cette accessibilité est fonction des moyens employés et dans certains cas ceux-ci peuvent être considérables. Lorsqu'un matérialiste veut percevoir des vérités d'ordre religieux, il doit pour y arriver effectuer un travail de l'esprit au moins aussi important que pour parvenir à la connaissance de règles physico-chimiques. Celui qui - quelles que soient ses raisons - ne fait pas cet effort, n'a pas le droit de considérer son ignorance comme une preuve de la non-existence de Dieu. Au siècle du matérialisme, ce sont les personnes intelligentes qui ont de la difficulté à reconnaître la religion. Conformément à l'esprit du temps, elles appliquent toute la puissance de leur intelligence à la partie matérielle du monde jusqu'à ce qu'elles finissent par ne plus voir que la matière et, tombant dans un cercle vicieux, par considérer ce qui leur permet justement de percevoir la matière, c'est-à-dire leur esprit, comme une conséquence de cette dernière. Ce faisant, elles condamnent leur existence à prendre fin au moment de la mort du cerveau, "cette matière qui produit l'esprit". Leur incapacité à reconnaître Dieu est aussi peu étonnante que l'incapacité d'un individu intelligent, mais ne s'étant jamais occupé de mathématiques, à résoudre des problèmes mathématiques.

Seul celui qui a un grand cœur peut se permettre d'avoir un grand cerveau ; le pas qui mène à la bête intellectuelle croyant dans les sciences est, sinon, bien petit. Les grands scientifiques se caractérisent tous par une profonde religiosité.

⁴ Steiner Rudolf : *Die Philosophie der Freiheit*. Stuttgart : Verlag Freies Geistesleben, 1949.

Albert Einstein parle dans sa correspondance avec Max Born des "*croyants de l'église des athéistes*"⁵. Si aujourd'hui nombre de scientifiques athéistes se font un nom, c'est un signe du mal profond dont souffre notre époque : le matérialisme avec sa croyance dans les sciences et l'irréligiosité qui en découle. Le manque de goût pour l'humilité permet à une dangereuse ennemie de la vérité, la vanité, de prendre le dessus. Pour venir à bout de l'orgueil intellectuel, il faut plus de travail de l'esprit que, par exemple, pour obtenir un doctorat en chimie ou en physique. Il est bien sûr plus facile de sourire ou même de se moquer de ceux auxquels la grâce de connaître les voies du cœur a été accordée que de faire l'effort de ce difficile travail qui, en outre, ne procure guère de succès sur le plan social.

L'écriture est moins que la langue, et la langue moins que le texte. Un seul et même texte peut être traduit dans toutes les langues et chacune de ces nombreuses langues peut être transcrite dans toutes les écritures. Par exemple, les spécialistes en biologie moléculaire confondent le texte avec l'écriture lorsqu'ils croient que la séquence nucléotidique de l'acide désoxyribonucléique est l'information génétique. Le texte est quelque chose qui relève de la pensée ; il n'est pas perceptible par les sens. Pour le transmettre, l'homme a besoin de passer par l'intermédiaire du langage ou de l'écriture. Au-delà de l'espace et du temps, nous nous comprendrons sans recourir au langage et à l'écriture. Il est parfaitement possible de lire une écriture sans comprendre la langue. Dans ces conditions, la compréhension du texte demeure exclue. Mais il est également possible de maîtriser une langue et, malgré tout, de ne pas comprendre un texte rédigé dans celle-ci. Ainsi même un non-mathématicien est-il capable de reconnaître dans les phrases d'une monographie sur les équations différentielles partielles le sujet, le verbe et les compléments, si le traité en question est écrit dans sa langue. Mais bien que connaissant les mots, il ne comprend pas le texte. A l'époque du matérialisme, une non-compréhension de ce genre se rencontre fréquemment pour ce qui est des textes religieux et en particulier des prières.

⁵ Albert Einstein, Born, M. : *Briefwechsel*. Reinbek : Rowohlt, 1972.

La compréhension du texte exige un apprentissage tout autant que la compréhension de la langue dans laquelle celui-ci est exprimé ou encore la lecture de l'écriture dans laquelle il a été rédigé. Cela relève donc du domaine de l'éducation et demande à être enseigné. Une véritable compréhension des textes requiert davantage d'efforts intellectuels que l'apprentissage des langues et des écritures. C'est pourquoi tant de choses vides de sens sont dites et écrites. Moins un auteur a besoin de mots pour exprimer un texte, meilleur est son langage. Pour ne pas être obligé d'avouer que leur monde "objectif" est extrêmement subjectif, les matérialistes se voient acculés au paradoxe consistant à s'oublier eux-mêmes par pure vanité. Un exemple typique de cette attitude nous est fourni par la tentative -devenue un best-seller- faite par un spécialiste en biologie moléculaire, Manfred Eigen, pour expliquer le niveau supérieur à partir du niveau inférieur.

Ce Prix Nobel décrit la morphogénèse "s'organisant d'elle-même", puisqu'il montre comment la formation d'un polype d'eau douce peut naître "d'elle-même" grâce aux connexions spatio-temporelles de réactions chimiques autocatalytiques.⁶ C'est un cercle vicieux qui se boucle dans l'esprit de Eigen, lequel s' imagine la formation du polype d'eau douce et programme à partir de là les processus chimiques qui conviennent. Il pense les hasards de sorte que la forme lui apparaisse comme par hasard ; c'est lui qui oriente le hasard en s'aidant des lois de la nature. L'expérimentateur s'oublie lui-même dans cette démarche de pensée, l'"auto-organisation" mise en avant n'est possible que s'il y a, de la part de ce dernier, oubli de soi-même. La réalisation sans faille de l'expérience demanderait des moyens énormes sur le plan des techniques de laboratoire, si bien que le spécialiste en biologie moléculaire devrait concevoir, non seulement la forme du polype, mais encore les nombreux appareils complexes nécessaires (sans eux non plus le polype de Eigen ne serait nullement doué de vie, mais une simple forme morte). Comme l'on voit, il s'agit ici nettement d'une déduction du niveau supérieur de l'esprit de Eigen sur le polype. Pas plus l'expérimentateur que son laboratoire ne se sont créés "d'eux-mêmes", si ce n'est au sein d'une boucle logique.

⁶ H. Hartmann, *Max Planck als Mensch und Denker*, Bâle : Ott, 1953.

("Dans un laboratoire, un homme a découvert qu'il est un produit de l'auto-organisation de la matière, si bien que son laboratoire est apparu de lui-même, conséquence de cette auto-organisation.") Il me tient à cœur de souligner que ces considérations sont une critique inspirée par amour pour les sciences ; la sévérité de mes propos ne s'adresse pas à la chimie ni à la physique en tant que sciences, elle s'adresse à la chimie et à la physique en tant qu'idéologie. La démesure de la société technocratique qui en est issue, nous a conduits au matérialisme et à l'irréligiosité de la croyance dans les sciences. Si plus de quatre-vingt-dix pour cent de tous les scientifiques ayant jamais existé vivent aujourd'hui, il y a une bonne raison à cela : les sciences sont de nos jours à plus de quatre-vingt-dix pour cent pratiquées non comme une science, mais comme un commerce. Friedrich Schiller disait déjà dans son Almanach des Muses de l'année 1797 (almanach à épigrammes) à propos des sciences :

"Pour les uns, c'est la déesse céleste et, pour les autres, une bonne vache qui leur rapporte du beurre." Ce qui peut aussi s'exprimer par : "Il y a l'art pour l'art et il y a l'art pour le dollar." Les sciences modernes sont - pour s'inspirer de la formule de Clémenceau - devenu chose trop sérieuse pour pouvoir être laissées entre les mains des scientifiques qui se bornent à penser en termes physico-chimiques. Une réflexion sur la physique et la chimie éloigne de la croyance dans les sciences et rapproche de la croyance en Dieu. Werner Heisenberg⁷, quant à lui, a comparé les sciences à une boisson : *"Si l'on se contente de tremper ses lèvres dans la coupe, on devient athéiste ; mais si on la vide, on voit apparaître Dieu tout au fond."* Et pour terminer, je citerai Max Planck qui conclut ainsi son exposé sur la religion et les sciences de la nature, tenu en 1937 : *"Si donc aussi bien la religion que les sciences ont besoin, pour être pratiquées, de la croyance en Dieu, Dieu se trouve, dans le premier cas, au commencement et, dans le second cas, à la fin de toute pensée. Il représente, pour l'une, le fondement et, pour l'autre, le couronnement de l'édification de toute réflexion sur la vie et le monde"*⁸.

⁷ W. Heisenberg, *Das Naturbild der heutigen Physik*. Hambourg, Rowohlt, 1955.

⁸ H. Hartmann, *Max Planck als Mensch und Denker*. Bâle, Ott, 1953.

Edgar Morin contre Descartes¹

Par Laurent Fontaine

Présentation : Pour continuer d'éclairer l'humanité, la science devrait intégrer l'éthique dans son approche. Sinon, affirme Edgar Morin, nous avancerons en aveugles.

Depuis près d'un demi-siècle, sociologue influent, Edgar Morin scrute aussi les sciences. La sur-spécialisation en science devient une menace pour le développement de la connaissance, affirme ce directeur de recherche émérite au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), au terme d'une traversée qui lui a fait fréquenter l'anthropologie, la philosophie, la physique et la biologie. En outre, son mariage avec la technologie et la finance pourrait plonger la science dans une crise profonde.

Québec Science : Vous semblez inquiet pour l'avenir de la science.

Edgar Morin : Nous vivons une époque paradoxale. À l'ère de l'information, les savoirs prolifèrent, mais nous voyons que partout la connaissance se dégrade. On en sait plus dans tous les domaines. Mais plus il y a de connaissance, moins il y a de sagesse, comme si nous ne parvenions plus à tirer le sens de l'ensemble. On le voit partout, dans les sciences de la vie, les biotechnologies, etc. Pour en sortir, nous devons retrouver une manière de réintégrer la complexité dans l'approche scientifique, de relier les connaissances entre elles.

Q.S. : Citant le philosophe allemand Martin Heidegger, vous dites même que la science est entrée dans une nuit profonde. D'où vient cette crise ?

E.M. : Elle plonge ses racines au XVII^{ème} siècle, à l'époque où Descartes a posé les fondations de la science moderne. Le premier principe que le philosophe français a établi, c'est que la science doit s'occuper des objets (de là son "objectivité"), du monde et des étendues, tandis que tous les problèmes de l'esprit et du sujet humain relèvent de la métaphysique.

Descartes a aussi posé comme principe que la science est par nature « amoral » - ce qui lui a permis de s'extraire du champ des

¹ Repris de *Québec Science* (mars 2001).

passions politiques et religieuses dont elle était prisonnière. Elle se situe explicitement en dehors des jugements de valeur, du bien et du mal. Elle suit sa propre règle : connaître pour connaître ne peut être que bon. Avec ces deux principes, la science a pu assurer son propre développement. Mais elle a aussi évacué l'éthique de son champ d'action parce que, pour considérer l'éthique, il faut considérer le sujet; c'est-à-dire un être ayant une certaine autonomie, une certaine conscience et une certaine réflexivité.

Deux autres principes ont permis à la science moderne d'émerger : le déterminisme - les lois de la nature sont immuables, telle cause provoque tel effet -, et la simplification ou la réduction, c'est-à-dire l'idée que, pour comprendre le tout, il suffit d'en comprendre une partie. Donc en fractionnant le champ de la recherche, on peut mieux connaître. Ces quatre principes ont permis à la science de s'épanouir. Mais depuis la révolution de la physique contemporaine et le développement extraordinaire des connaissances, au fil du XX^{ème} siècle, ces fondements sont ébranlés.

Q.S. : Que voulez-vous dire ?

E.M. : Les principes qui fondent la science moderne nuisent aujourd'hui à son développement, et par là même à une vision globale, unifiée, de l'homme et de la nature. La révolution de la physique quantique, avec ses particules aux comportements aléatoires, a forcé les gens de science à voir le monde différemment. Nous savons désormais que le désordre et l'ordre cohabitent, là où les scientifiques ne cherchaient qu'ordre. Cela signifie notamment que les déterminismes ne fonctionnent pas absolument. De même, de nouvelles connaissances comme l'écologie nous apprennent que le tout possède des propriétés que les parties n'ont pas. On ne peut donc plus seulement simplifier pour comprendre, ni seulement fractionner les problèmes pour saisir les phénomènes dans leur ensemble. Il faut développer une approche systémique. Enfin, en éliminant l'éthique de son champ, la science en est arrivée à « ne pas penser » - selon les mots d'Heidegger.

HISTOIRE

"Si l'homme est libre de choisir ses idées,
il n'est pas libre d'échapper aux conséquences des idées qu'il a choisies."
(Marcel François)

La chute de Napoléon III et la question romaine¹

Abbé Marie-Léon Vial

Résumé : *Le Cep* n°10 signalait combien l'Histoire est "divine", en décrivant pour exemple l'étonnant parallèle entre Lincoln et Kennedy. La prophétie donnée par Notre-Dame à la Salette en 1846 en est une autre démonstration. Elle y annonce le règne de Napoléon III, alors relégué dans les oubliettes de l'histoire. Elle y prédit sa chute brutale "quand il voudra être à la fois pape et empereur". L'abbé Vial, éclaire ici d'un jour lumineux ce second empire que les historiens laïcistes peinent tant à bien juger.

La bourgeoisie voltairienne de Louis-Philippe, cousue d'or repue de bonne chère et de plaisirs, ne se souvenait guère de Dieu que pour le blasphémer ; elle ne se souvenait de ses reproches, de ses préceptes, que pour les violer.

"Enrichissez-vous ! Enrichissez-vous !" telle fut sa devise ! Son Dieu, ce fut la pièce de 20 francs !

Et c'est pour honorer ce dieu, pour réaliser cette devise, qu'elle obligeait le pauvre ouvrier à suer un jour de plus par semaine, *le dimanche* ! tandis qu'elle-même faisait bombance chaque jour, sans en excepter les vendredis, même de Carême !

Marie vint à la Salette, rappeler la loi de pénitence, celle du repos dominical et le respect du nom de Dieu !

¹ Extrait de "*Jeanne d'Arc et la Monarchie*", publié en 1909 à l'occasion de la béatification de Jeanne par Pie X, rééd. Expéditions pamphiliennes, BP 51, 67044 Strasbourg, pp.502 squ. A ce texte de l'Abbé Vial, nous avons cru utile d'ajouter certaines précisions apportées par Gille Lameire dans son remarquable ouvrage "*Le Déluge de sang*" (1972) diffusé par T.R.C. (BP 6034, 78103 Saint-Germain en Laye Cédex). Ces ajouts figurent entre crochets.

"*Je ne peux plus retenir le bras de mon Fils !*"

Inutiles menaces ! vains avertissements ! "*Animalis homo non percipit ea quae sunt spiritus Dei*", dit saint Paul (I Cor. II, 14). Et le bras de Dieu s'abattit sur cette tourbe qu'elle poussait à l'égout, avec son Roi, d'un tour de main !

Ce fut la rafale de 1848 !

Le crime révolutionnaire avait continué ! le châtement aussi.

Voici Napoléon III, l'héritier de celui que Madame de Staël appelait "la Révolution à cheval !"

De celui-là aussi "la Reine de France" nous avait tracé le portrait, le jour même, 19 septembre 1846, où elle avertissait Louis-Philippe à la Salette :

"*Que le Vicaire de mon Fils, le Souverain Pontife Pie IX... se méfie de Napoléon. Son cœur est double et quand il voudra être à la fois Pape et Empereur,¹ bientôt Dieu se retirera de lui.*

"*Il est cet aigle qui, voulant toujours s'élever, tombera sur l'épée dont il voulait se servir, pour obliger les peuples à le faire élever.*"

(Secret de Mélanie, bergère de la Salette).

"Son cœur est double !" Quel coup de pinceau ! quel éclair ! quel jet de lumière !

"*Son cœur est double !...*"

"Son cœur est double", en 1849, quand il envoie Edgar Ney (lettre du 18 août), signifier à Pie IX, alors à Gaète, que "*le Pouvoir temporel ne peut être rétabli qu'à la condition (expressément repoussée par la Chambre française) qu'il y introduise des réformes selon les Droits de l'homme !*"

"Son cœur est double", en 1854, quand il déclare la guerre à la Russie, pour le compte du Grand Turc, à qui il ne songe nullement à imposer des "réformes selon les Droits de l'homme !"

¹ Voilà certes ! une prophétie dont personne ne contestera la réalisation. Elle disait cela le 19 septembre 1846, quand personne ne songeait à Napoléon, alors exilé ; et la même prophétie qui annonçait son avènement, annonçait sa chute et les circonstances de sa chute, "*quand il voudra être Pape et Empereur !*" Or, les premiers jours de juillet 1870, Napoléon voulait intervenir, au Concile du Vatican, pour l'empêcher de définir l'Infaillibilité ! Le 18 juillet, la guerre avec la Prusse éclatait ! "*Quand il voudra être Pape et Empereur !...*"

"Son cœur est double", en 1856, quand il admet ce même Grand Turc à discuter, au Congrès de Paris, la question romaine, où il n'a rien à voir, mais refuse d'y admettre le Pape, qui a tout à y voir, puisqu'il s'agit du droit onze fois séculaire de la Papauté, du Pouvoir temporel constitué par Pépin le Bref et Charlemagne, odieusement mis en discussion par l'Empereur des Droits de l'homme !

Les avertissements du Cardinal Pie

C'est ce que sut fort bien lui dire en face, un prélat non domestiqué, le cardinal Pie, évêque de Poitiers, dans la célèbre audience du 15 mars 1859 :

"Ah ! Sire ! lorsqu'on se rappelle que pendant onze siècles, la politique de l'Europe chrétienne fut de combattre le Turc, comment n'éprouverait-on pas quelque étonnement de voir le Souverain d'un pays catholique, se faire le soutien de la puissance ottomane et aller, à grands frais, assurer son indépendance ?

Or, ne suis-je pas fondé à dire que c'est par là même "assurer des abus" ? Car enfin qui protégeons-nous ?

Il y a à Constantinople un homme, ou plutôt un être que je ne veux pas qualifier, qui mange, dans une auge d'or, deux cents millions prélevés sur les sueurs des chrétiens.

Il les mange avec ses huit cents femmes légitimes : ses 36 sultanes et ses 750 femmes de harem, sans compter les favoris, les gendres et leurs femmes !

Et c'est pour perpétuer et consolider un tel état de choses, que nous sommes allés en Orient !

C'est pour en assurer l'intégrité, que nous avons dépensé deux milliards, soixante-huit officiers supérieurs, trois cent cinquante jeunes gens, la fleur de nos grandes familles et mobilisé deux cent mille Français !

Après cela, nous sommes bien venus à parler des "abus de la Rome Pontificale" !...

Excusez-moi, Sire ! mais à ce Turc, non seulement nous avons dit : Continue à te vautrer comme par le passé dans ta fange séculaire ; je te garantis les jouissances et je ne souffrirai pas qu'on touche à ton empire. Mais nous avons ajouté :

Grand Sultan ! jusqu'à présent, le Souverain de Rome, le Pape, avait présidé aux conseils de l'Europe.

Eh bien ! nous allons avoir un Conseil européen ; le Pape n'y sera pas ; mais toi tu y viendras, toi qui n'y était jamais venu !

Non seulement tu y seras, mais nous ferons devant toi le cas de conscience de ce vieillard absent ; et nous te donnerons le plaisir de nous voir étaler et soumettre à ton jugement, les prétendus abus de son gouvernement !²

En vérité, sire ! n'est-ce pas là ce qui s'est fait ? Et après de telles tolérances, pour ne rien dire de plus est-on bien en droit d'alléguer des scrupules, qui nous seraient venus au sujet des abus d'un gouvernement, qui est bien, à n'en pas douter, le plus doux, le plus paternel, le plus économique des gouvernements de l'Europe ?"

Terrassé par cette loyale parole, droite comme une épée, fulgurante comme un éclair, le fourbe ne sut que balbutier :

"Mais enfin, Monseigneur, n'ai-je pas fait suffisamment mes preuves de bon vouloir, en faveur de la Religion ? La Restauration elle-même a-t-elle plus fait que moi ?"

L'évêque rend ironiquement hommage aux intentions de l'homme au "cœur double", mais ajoute, en lui rappelant la vocation de la France :

"Ni la Restauration, ni vous, n'avait fait pour Dieu ce qu'il fallait faire, parce que ni l'un ni l'autre, n'avez relevé son trône ; parce que ni l'un ni l'autre, n'avez renié les principes de la Révolution, dont vous combattez cependant les conséquences pratiques, parce que l'Evangile social, dont s'inspire l'Etat, est encore la Déclaration des droits de l'homme, laquelle n'est autre chose, sire ! que la négation formelle des Droits de Dieu.

Or, c'est le droit de Dieu, de commander aux Etats comme aux individus.

Ce n'est pas pour autre chose, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu sur la terre !

² Ndlr. Plus d'un siècle a passé et nous voyons aujourd'hui les pilotes de la Communauté Européenne y forcer l'inclusion de la Turquie afin que l'Europe ne soit plus "un club chrétien" (selon le mot de Jacques Attali). Les hommes passent mais les grands objectifs ne changent pas..

Il doit y régner en inspirant les lois, en sanctifiant les mœurs, en éclairant l'enseignement, en dirigeant les conseils, en réglant les actions des gouvernements, comme des gouvernés.

Partout où Jésus-Christ n'exerce pas ce règne, il y a désordre et décadence.

Or, j'ai le devoir de vous dire, qu'Il ne règne pas parmi nous...

Notre droit public établit bien, que la religion catholique est celle de la majorité des français ; mais il ajoute que les autres cultes ont droit à une égale protection. N'est-ce pas proclamer équivalement, que la Constitution protège pareillement la vérité et l'erreur ?

Eh bien ! Sire ! savez-vous ce que Jésus-Christ répond aux gouvernements, qui se rendent coupables d'une pareille contradiction ?

*Jésus-Christ, Roi du ciel et de la terre leur répond : "Et Moi aussi, gouvernements qui vous succédez, en vous renversant les uns les autres, **Moi aussi je vous accorde une égale protection !***

J'ai accordé une pareille protection à l'Empereur votre oncle ; j'ai accordé la même protection aux Bourbons ; la même protection à la République et à vous aussi, la même protection vous sera accordée !"

- Mais encore, objecte l'Empereur, qui connaissait déjà le cardinal Pie, croyez-vous que l'époque où nous vivons comporte cet état de choses et que le moment soit venu d'établir ce règne exclusivement religieux que vous me demandez ? Ne pensez-vous pas que ce serait déchaîner toutes les mauvaises passions ?

- "Sire ! quand de grands politiques, comme votre Majesté, m'objectent que le moment n'est pas venu, je n'ai qu'à m'incliner, parce que je ne suis pas un grand politique. Mais je suis un évêque et comme évêque je leur réponds : Le moment n'est pas venu pour Jésus-Christ de régner ? eh bien ! alors le moment n'est pas venu pour les gouvernement de durer !"

L'audience avait duré une heure moins cinq minutes. Le récit, relevé immédiatement, sous la dictée de l'évêque, par son secrétaire M. l'Abbé Héline, figure dans la *Vie du Cardinal Pie*, par Mgr Baunard, à qui nous l'avons emprunté.

Le dernier empereur de la Révolution

Ceci se passait le 15 mars 1859.

Un mois et demi après, le 2 mai, Napoléon déclarait la guerre à l'Autriche. Pourquoi ?

Parce que, avant la réception de l'évêque de Poitiers aux Tuileries, il y avait eu, six mois plus tôt, l'entrevue de Plombières (septembre 1858) entre Napoléon et le ministre piémontais Cavour ;

Qu'il y avait été convenu, que le Piémont, soutenu de l'empereur, envahirait la Lombardie autrichienne, dont la conquête lui ouvrirait le chemin de Rome, but final et unique du projet de l'unité italienne² ! Nous disons unique :

Personne dans le monde maçonnique, ni Napoléon, ni Cavour, n'eut songé à l'unité italienne, si cette unité n'avait dû aboutir à la conquête de Rome, c'est-à-dire à la destruction du Pouvoir temporel.

Sur la parole de l'Empereur, le Piémont se préparait donc à envahir la Lombardie.

L'Autriche lui déclara la guerre ! (23 avril).

Et Napoléon la déclara à l'Autriche, qui voulait barrer la route à son cher allié ! (2 mai).

Il entendait lui, Napoléon, que le voleur de grand chemin, son protégé, eut la route et les mains libres, pour dépouiller tout à son aise l'auguste Vieillard du Vatican.

La ruine du Pouvoir temporel, voilà donc l'explication intégrale, complète, péremptoire de la guerre d'Italie !

Mais alors, comme aujourd'hui, suivant l'expression du frère Briand, à propos de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il s'agissait de "procéder par étapes !"

Comprenez-vous maintenant pourquoi le fourbe dit à l'évêque de Poitiers qu'il "*ne croyait pas le moment venu d'établir*" ce qu'en bon "carbonero", il appelait un "*règne exclusivement religieux*" ?

² Ndr. Il semble difficile d'expliquer la politique européenne à cette époque (notamment la guerre de Crimée et la Marche sur Rome) sans évoquer l'influence de Sociétés secrètes. Cf. Lady Quennborough, *Occult Theocracy*, 1933 (diffusé par Omni Christian Book Club of America, P.O. Box 900566, Palmdale, California 93590, USA) aux entrées Mazzini, Gambetta ou Bismark.

Je crois bien ! Le moment ne pouvait être venu de rétablir en France, ce qu'il songeait à détruire à Rome, de refaire de la France, ce qu'elle fut 1400 ans, "le royaume du Christ", lorsqu'il s'apprêtait à dépouiller le Vicaire du Christ. De son royaume de Rome !

"*Son cœur est double !*" avait dit "la Reine de France".

"Son cœur est double", en 1858, quand ne pouvant fermer la bouche à Celle qui avait dénoncé sa duplicité, en nous prêchant la pénitence, à la Salette, il fait du moins fermer la Grotte, où elle vient à nouveau nous la prêcher, à Lourdes !

"Son cœur est double", en 1860, à l'entrevue de Chambéry où il dit à Cavour, d'achever ce qu'ensemble ils avaient si bien commencé ! Vous avez volé la Lombardie ! il reste les Etats du Pape : "*Faites, mais faites vite !*"

[Cavour somme le pape de dissoudre les volontaires français, belges, suisses et autrichiens qui, sous le nom de zouaves pontificaux, forment l'armée commandée par Lamoricière. Pie IX refuse, et le général Cialdini, à la tête d'une armée, envahit les états de l'Eglise. Cialdini bat Lamoricière à Castelfidardo. Lamoricière capitule à Ancone. La pape perd l'Ombrie et les Marches annexées au Piémont. Seuls, Rome et ses environs, occupés par les Français depuis 1849, restent soumis à Pie IX. Celui-ci refuse toujours de reconnaître ces annexions au royaume sarde. En mars 1861, le parlement piémontais, après un débat solennel, revendique l'union à l'Italie, de Rome "capitale acclamée par l'opinion nationale".

Tant que la garnison française est maintenue à Rome, les Italiens ne peuvent rien entreprendre contre la ville, sans s'exposer à un conflit avec la France. Au mois d'octobre 1867, Garibaldi lance ses bandes contre Rome, les Français commandés par Failyly le battent à Mentana.

Napoléon III donnait des assurances formelles aux catholiques français. Une circulaire du ministre Roulard aux évêques disait : "*L'empereur y a pensé devant Dieu, sa sagesse et sa loyauté bien connues ne feront défaut ni à la religion, ni au pays, il est le plus solide soutien de l'opinion catholique, et veut que le chef de l'Eglise soit respecté dans tous ses droits de souverain temporel*".]

"Son cœur est double", en juillet 1870, quand sous l'inspiration de sa créature, Mgr Darboy, il songe à retirer ses troupes de Rome, pour empêcher le Concile de définir l'Infaillibilité !

M. Emile Olivier, son premier ministre, s'y opposa ! ce qui l'honore ! Et d'ailleurs Dieu ne lui en eût pas laissé le temps. Le 13 juillet, le dogme était défini ! Cinq jours après, la dépêche falsifiée d'Ems obligeait Napoléon à déclarer la guerre à la Prusse (18 juillet).

Au surplus, la mesure est comble ! c'est l'heure du châtement et l'échéance sera lourde !

Dieu va régler, d'un seul coup, les terribles comptes du dernier Empereur de la Révolution !

La pourriture de l'empire

Ce pressentiment est dans l'air ! Le crime attire le châtement, comme le paratonnerre, la foudre.

Or, regardez ce tableau de "Bas-Empire", brossé par un maître, en 1872 :

"C'était en cette époque disparue, où la France était proclamée par la diplomatie, la première nation du monde, où l'Exposition universelle (1867) attirait à Paris la terre entière et où sous mille formes, l'orgueil humain disait, comme à Babel : "Nous pouvons nous passer de Dieu" !

C'était le moment où l'empire tout-puissant semblait assis à jamais dans sa force et où, devant les douanes abolies et le spectacle de tant de richesses, la multitude humanitaire affirmait en ses liges honnêtes que "la paix éternelle avait enfin commencé pour le globe" !

Tous les égoïsmes étaient satisfaits, tous les appétits en train de se repaître, tous les plaisirs à la portée des lèvres.

Sur l'asphalte de tous les trottoirs, sur les planches de tous les théâtres, sur l'estrade flamboyante des cafés-chantants, la chair humaine toute étincelante de soie, de pierreries, de chrysocale et de nudités, faisait fortune en se vendant.

La luxure prodigue, s'amusait à jeter en terre cinquante millions, c'est-à-dire de quoi nourrir pendant un an, plus de cent mille pauvres familles ; la luxure jetait en terre cinquante millions pour se construire un temple, le plus vaste du monde et elle l'appelait l'Opéra.

Invisible et cachée dans les violons d'Offenbach, de Strauss ou de Musard, Circé faisait de la musique devant l'innombrable troupeau des compagnons d'Ulysse et des disciples d'Epicure.

Parmi ceux-là l'Art, devenu immonde, se vautrait particulièrement dans la boue et se congratulait en son ignominie. Courbet et je ne sais quels autres régnaient ; les galeries et les musées étaient de plus en plus les vestibules des mauvais lieux. Il y avait un ministère des beaux-arts et de la maison de l'Empereur.

Il y avait, pour nourrir le peuple, la littérature Flaubert et la littérature du Terrail. Il y avait un grand journal, le plus grand qui eût jamais paru, car c'est par millions et par millions qu'il comptait ses lecteurs et ce grand journal du grand peuple, c'était le "Petit Journal". En religion, il y avait Proudhon, c'est-à-dire la haine ; il y avait Jules Simon, c'est-à-dire la sottise ; en politique il y avait le "siècle", c'est-à-dire tout à la fois. C'était là le pain quotidien. On était coupable, impie et imbécile.

Thérèse paraissait et excitait les trépignements de la tourbe dorée et de la tourbe dédorée.

Renan publiait son livre et savourait les mêmes bravos. On plaisantait aussi. La Prusse avait planté au beau milieu de l'Exposition universelle, le plus gros canon d'acier qui eût jamais été fondu sur le globe, et on riait à gorge déployée devant cette énormité ; et on disait : "Elle est mauvaise !" et on criait "Je la connais !" et on répétait : "On ne me la fait pas !" La langue française se pourrissait. Et toutes choses marchaient à souhait. Travaillant dur, semaine et dimanche ; vendant cher, gagnant gros ; contents de sentir le sol solide sous leurs pieds, les laboureurs labouraient, les commerçants commerçaient, les agioteurs agiotaient. Tout allait pour le mieux dans le pire des mondes.

C'est alors qu'errant un jour, avec un camarade, dans les jardins cosmopolites de l'exposition universelle, je rencontrai un homme, oui, c'était un homme ! Sa tête étrange et fulgurante, sa tête aux cheveux légèrement épars, était illuminée par deux yeux qu'on ne peut oublier. Ils étaient tout remplis de cette flamme semi-douce et terrible, de cette lumière supérieure, que les hommes ont appelée le Génie. Le dos légèrement voûté, comme celui d'Atlas, semblait courbé sous le poids de quelque invisible Univers.

Cet homme m'aborda et, faisant un geste fatidique, me dit gravement ce seul mot :

"Mon ami, je m'étonne !"

Je le regardai comme pour lui demander ce qui causait sa stupeur... Il reprit :

- "Je viens de passer devant les Tuileries et elles ne brûlent pas encore !"

Ce fut à mon tour d'être stupéfait. Il le vit et ne s'en troubla point. Il leva sa main, comme les Prophètes des temps disparus, et me montra la ville immense.

Puis, comme si, dans les profondeurs de sa pensée ou par de là les horizons, il eut entrevu je ne sais quelles multitudes en marche, il ajouta lentement ces paroles, dont j'entends encore l'accent indéfinissable :

- "Les Barbares tardent bien à venir !... que fait donc Attila ?"

Et, rentrant dans son silence, il me quitta et je l'aperçus longtemps encore au milieu de la foule, poursuivant sa promenade et continuant sa rêverie.

Cet homme, c'était Hello !

- "Il est fou, me dit mon compagnon." (Henri Lasserre)

L'ultime châtime

Trois ans plus tard, 18 juillet 1870, éclatait la guerre. Attila arrivait ! Le "fou" avait prophétisé !

Et quelle guerre !

Guerre unique dans notre Histoire, et peut-être dans l'Histoire de l'humanité, où éclate, à en crever les yeux, le châtime Providentiel !

Jamais, depuis que la France est France, on n'avait rien vu de pareil, rien, pas même dans la *guerre de Cent ans* !

Jamais on n'avait vu des Français se lancer aussi follement d'un "cœur aussi léger", dans une guerre d'extermination, à un contre trois : 200.000 contre 500.000 !

Et avec quelle assurance ! "*Nous sommes prêts, archiprêts, il ne nous manque pas un bouton de guêtre !*"

Jamais on ne vit pareils désastres, se succédant avec une telle rapidité !

Crécy, Poitiers, Azincourt, Verneuil, s'échelonnèrent du moins sur une période de cent ans !

C'est en un mois !... que se succèdent Woerth, Reichsoffen, Forbach, Borny, Rezonville, Gravelotte, Bazeilles, Sedan !

Et quels désastres !

Dans la seule journée du 6 août, les trois déroutes de Woerth, Froeschviller, Reichsoffen, infligé par 160.000 Allemands aux 40.000 Français de Mac-Mahon, nous coûtent : 10.000 morts, 9.000 prisonniers, 28 pièces de canon, 5 mitrailleuses, bagages et fourniment de guerre à l'avenant !

Le même jour, 6 août, Frossard battu à Forbach, sans être secouru, ni de Bazaine à gauche, ni de Faily à droite, qui entendent la canonnade, laisse sur le champ de bataille 4.000 morts ! et aux mains de l'ennemi 1.400 prisonniers ! soit pour la seule journée du 6 août : une perte totale de 14.000 morts, de 11.000 prisonniers ; en tout : 25.000 hommes ! Tout un corps d'armée !...

Huit jours après, 14 août, c'est Borny, où Bazaine perd 3.600 hommes tués ou blessés !

Deux jours après, 16 août, c'est Rezonville, Mars-la-Tour, Vionville, qui coûtent à Bazaine : 17.000 hommes tués, blessés ou disparus !

Deux jours après, 18 août, c'est Gravelotte : morts, blessés ou prisonniers : 12.275 hommes !

Soit au total pour ces trois journées : 32.875 hommes de perdus ! *Un nouveau corps d'armée* !... mais autrement formidable que le premier !

Et Bazaine, avec le reste, bloqué dans Metz !

Si seulement nous étions au bout de nos malheurs !

Mac-Mahon, qui s'est reconstitué à Châlons, avec les débris de Woerth, de Froeschviller, de Spikeren, veut fort sagement se retirer sous Paris.

Il reçoit de Paris même, l'ordre de voler au secours de Bazaine ! Mais l'ennemi en force, lui barre la route et le rejette sur Sedan, où il s'enferme le 31 août.

Il s'agit maintenant de rompre le cercle de fer et de feu, où l'ennemi cherche à l'enlacer, comme Bazaine dans Metz !

C'est Bazeilles ! (1^{er} septembre). Mac-Mahon est blessé. Le lendemain, 2 septembre, la bataille continue folle, héroïque !"

Oh ! les braves gens ! " s'exclame Guillaume, qui observe, d'une éminence voisine, la charge légendaire de nos chasseurs d'Afrique.

Mais que peuvent 100.000 braves, contre 200.000 Prussiens qui les débordent ?

Le cercle se ferme ; les voilà bouclés comme au fond d'un entonnoir, pendant que des milliers de bouches à feu, hérissant la crête des collines qui encadrent la ville, s'apprêtent, s'ils remuent, à en faire de la chair à canon !...

Que faire ?

Mourir ou capituler !

C'est à ce dernier parti que se décide Napoléon !

C'est le désastre de Sedan !

Le Compte de l'Empereur

Si nos premiers désastres de 1870, furent sans égal dans l'Histoire, que dire de Sedan qui les couronne ?

En voici le bilan :

25.000 tués ou blessé ;

88.000 soldats, 2.300 officiers prisonniers ;

10.000 chevaux, 650 pièces d'artillerie livrées à l'ennemi.

Napoléon prisonnier !

Le 2 août il était l'arbitre de l'Europe et du monde !

Le 2 septembre, il n'est plus qu'un vil prisonnier de guerre sans couronne et sans épée, puisqu'il a rendu son épée à Guillaume !

Je ne crois pas que, depuis Clovis, il y ait eu un Souverain français tombant, aussi honteusement, en pareille catastrophe !

François I^{er}, après Pavie, écrivait à sa mère : "*Madame, tout est perdu, fors l'honneur !*"

Napoléon, lui, peut écrire à l'Impératrice : "*Madame, tout est perdu, même l'honneur !*"

N'est-ce pas la réalisation à la lettre du mot de Notre-Dame-de-la-Salette, le 19 septembre 1846 :

"Quand il voudra être à la fois Pape et Empereur, bientôt Dieu se retirera de lui. Il est cet aigle, qui voulant s'élever, tombera sur l'épée dont il voulait se servir"?

Quant il voudra....

C'est en juillet 1870, qu'il "voulut" intervenir au Concile !

"Bientôt", un mois après, le 6 août – "Dieu se retirait de lui !" à Woerth, à Froeschviller, à Reichsoffen, à Forbach !

Et cet abandon lui coûtait 25.000 hommes !

Et, un mois après, 2 septembre, "il tombait" à Sedan, "sur l'épée dont il avait voulu se servir", contre le Pape !

Y a-t-il prophétie au monde qui se soit plus ponctuellement réalisée ?

Est-il complet cet abandon ?

Est-elle définitive cette chute ?

A-t-elle dit vrai "la Reine de France" ?

Ah ! oui, il a son compte, avec usure, "l'homme au cœur double" !

Il reste celui de sa complice, la France .

(A suivre dans le prochain numéro)

LES DESSOUS DE LA PREHISTOIRE



Les faux d'un célèbre archéologue japonais

Shinichi Fujimura, un archéologue japonais de 50 ans, directeur adjoint de l'Institut paléolithique de Tohoku (Japon), a été arrêté le 5 novembre. Il a reconnu avoir fabriqué des objets "préhistoriques" prétendus âgés de 600 000 ans, et les avoir enterrés sur le site de Kamatakamori (Japon). Il a été dénoncé par le journal Mainichi Shimbun, qui l'avait pris en photo en train d'enterrer ces objets. Fujimura, lié à quelque 160 chantiers de fouilles depuis 20 ans, a affirmé n'avoir enterré des faux que sur ses deux derniers chantiers. Une enquête de l'Education sur la crédibilité de ses découvertes est en cours.

Ndlr. En lisant ces lignes, on repense à l'affaire Gupta, ce paléontologue indou qui achetait des fossiles en Amérique et faisait ensuite des "découvertes" sensationnelles dans l'Himalaya. Il est à noter que Gupta, s'il a dû quitter la présidence de l'association géologique de l'Inde, n'a jamais été autrement sanctionné. Qu'en sera-t-il de Fujimura ?

SOCIETE

"Il a plu à Dieu qu'on ne pût faire aucun bien aux hommes qu'en les aimant."

(P. Le Prévost)

L'empoisonnement de la Science ***Mgr d'Hulst***

Présentation : Sous ce titre sans équivoque, le grand prélat fondateur de l'Institut Catholique, prononçait le 23 novembre 1883¹ un discours au Congrès des Catholiques de Normandie. Il nous a semblé utile de tirer de l'oubli quelques passages remarquables qui, un siècle plus tard, ont conservé toute leur force. Cette permanence n'est-elle pas la marque de la vérité ?

Dans ce discours, Mgr d'Hulst contestait la Ligue de l'Enseignement qui, sous le fallacieux prétexte de "laïcité", imposait dans les écoles des manuels antireligieux.

A cette époque, l'enseignement catholique se reconstituait peu à peu, mais il ne comportait qu'un nombre infime de "Facultés", puisque "l'Université" demeurait un monopole d'Etat. Ce texte comporte encore, on le verra, d'utiles réflexions sur la finalité de l'Ecole libre et en particulier sur la nécessité d'y enseigner d'autres programmes que ceux de l'Ecole dite "laïque".

La ligue de l'enseignement a été une œuvre à la fois populaire et scientifique.

Populaire dans son objet apparent : répandre l'instruction primaire ; populaire aussi dans son objet véritable : ravir la foi à l'âme du peuple.

Mais scientifique en même temps dans ses procédés, qui consistent à vulgariser la science après l'avoir empoisonnée d'athéisme.

Regardons de près leur œuvre et voyons si ce n'est pas là ce qui la caractérise. Cherchons ensuite où est, pour nous, le modèle à imiter.

¹ Mgr d'Hulst. *L'empoisonnement de la Science* (F. Levé, Paris, 1883).

Le but avoué de cette ligue, c'est la diffusion de l'instruction primaire.

Qu'y a-t-il dans cette instruction ? Deux éléments : - l'élément formel, l'acquisition de l'instrument, la lecture, l'écriture, le calcul élémentaire ; - l'élément objectif, l'acquisition des connaissances.

L'élément formel n'est pas ce qui nous divise. Non seulement aujourd'hui les catholiques ne sentent pas moins vivement que les libres-penseurs la nécessité de cet instrument pour l'homme du peuple ; non seulement ils prouvent par leurs sacrifices que l'école leur tient au cœur, mais l'étude chaque jour plus complète des monuments du passé prouve que l'ancienne France n'était guère en retard sur la nouvelle, et que, pour se faire une idée de la culture intellectuelle comme du bien-être matériel du peuple avant la Révolution, il y a d'autres documents à consulter que certaine page illustrée d'un certain manuel où l'on voit les paysannes courir après les rats et les attraper par la queue.

Reste, l'élément objectif, les connaissances positives à acquérir.

Il n'existe que deux moyens d'acquisition : la recherche personnelle et l'enseignement d'autorité.

Or, quoi qu'on dise, l'instruction primaire ne peut s'acquérir que par l'enseignement d'autorité.

Je sais qu'on se vante du contraire. L'autorité, c'était bon pour l'ancien régime. Aujourd'hui, la liberté pénètre partout, et l'instruction primaire elle-même doit être une initiation au libre examen.

Libre examen ! double mensonge ! Il n'y a là ni examen ni liberté.

Il n'y a pas d'examen. L'instruction primaire est achevée entre douze et quatorze ans. Et voyez-vous, à cet âge, le fils d'un ouvrier (et quand ce serait le fils d'un prince !..), le voyez-vous discutant les bases de l'enseignement qu'il reçoit ? En histoire, voyez-vous cet érudit de l'alphabet remontant aux sources ? En morale, le voyez-vous contrôlant les principes, choisissant entre l'impératif catégorique et l'intérêt bien-entendu ? Et dans cette introduction à la connaissance générale de la nature, qui doit, paraît-il remplacer désormais la métaphysique et la religion voyez-vous ce philosophe d'école primaire soumettant à une critique personnelle et comparative les différents systèmes cosmogoniques, la création par exemple, et l'évolution ? Allons donc !

Vous voyez bien qu'il n'y a pas d'examen possible. Et où serait la liberté ? Est-ce que l'écolier choisit ses maîtres ?

Vous ne voudriez même plus que son père pût les choisir ! Est-ce que l'écolier choisit ses livres ? Mais ouvrez le Journal Officiel d'avant-hier. Vous y trouverez une liste de 24 ouvrages sur la morale et l'instruction civique. Tout autre livre sur ces matières est interdit. Et cette liste imposée contient tous les ouvrages condamnés par l'Eglise.

Ainsi, le libre examen à l'école est une chimère. Il reste l'enseignement d'autorité.

Or, on ne veut plus de l'autorité de l'Eglise. Il faut donc la remplacer. Par quoi ? **Par l'autorité de la science.**

Mais la vraie science n'est pas contraire à la vérité chrétienne. Que fait-on alors ? On falsifie la science .

Et voilà l'œuvre scientifique dont je vous parlais en commençant. C'est un travail d'abord spéculatif et qui s'accomplit en haut lieu, dans ce monde réservé où ne pénètrent pas les profanes. **Ce travail consiste à faire entrer l'irreligion dans la composition de la science.**

Parmi les opérateurs, plusieurs sont réellement des hommes de science : ils le sont, mais pas en cela. Ils sont savants quand ils interrogent patiemment la nature ; ils sont infidèles à leur vocation quand ils veulent lui dicter sa réponse, ou mêler à sa réponse un élément qu'elle ne contient pas et qui puisse servir contre Dieu.

L'esprit sectaire remplace ainsi chez des savants l'esprit scientifique et crée entre les membres de la Ligue ce qu'on pourrait appeler la franc-maçonnerie de la science.

Quoi d'étonnant dès lors qu'on ait réussi à faire de la science une arme contre le christianisme.

Deux ordres de connaissances se prêtent mieux que les autres à cette falsification du savoir : l'histoire de l'humanité et l'histoire de la nature.

L'histoire de l'humanité est exploitée au profit du naturalisme absolu. La religion est présentée comme un besoin naturel de l'homme, mais un besoin qui correspond à une ignorance et à une faiblesse. Dans son développement historique, l'humanité traverse des formes religieuses diverses, qui marquent les étapes de son progrès ; le terme du perfectionnement, c'est l'affranchissement total qui remplace l'inconnu par le connu, Dieu par la Loi.

Mosaïsme, christianisme, autant de moments nécessaires d'une évolution fatale, et qui prennent place à leur tour dans cette grande procession des dogmes où défilent pareillement toutes les autres formes de la croyance, depuis le fétichisme grossier jusqu'aux savantes abstractions du Véda. Ainsi envisagée, la religion chrétienne peut être traitée avec égards et enterrée avec honneur. Et la révélation mosaïque, qui lui sert de base, ne devra plus faire l'objet d'une étude à part. La vieille Histoire sainte de nos écoles sera remplacée par un obscur chapitre consacré à Israël dans un coin du nouveau manuel d'histoire ancienne de l'Orient.

Quant à cette grande réalité vivante qui s'appelle l'Eglise et qui pourrait gêner si on la montrait telle qu'elle est, on a soin, sinon de réduire son importance historique - le cadre des faits s'y refuse - du moins de la calomnier en grand, afin de préparer l'enfant à cette conclusion qu'on lui réserve : le progrès moral du monde exige que l'Eglise disparaisse. Pour en arriver là, le procédé est bien simple ; le crime ne chôme jamais dans l'humanité : on prendra tous les crimes commis dans les sociétés chrétiennes, et on en fera peser l'imputation sur l'Eglise, accusée de les avoir inspirés, elle qu'on déteste surtout pour sa fidélité à les flétrir !

Voilà ce qu'on fait de la science historique. Et que fait-on de la science de l'univers ? Nous pensons, nous, que le hasard n'est pas objet de science, que l'objet nécessaire de la science, c'est l'ordre des phénomènes, et que l'ordre suppose un ordonnateur. La génération nouvelle devra penser autrement. On lui apprendra que la foi ne précède pas les faits, mais en résulte, et que les jeux brutaux d'un mécanisme inconscient poussent le monde à l'aveugle vers une beauté idéale qui ne réside nulle part, bien qu'elle semble gouverner tout. Si, parmi les découvertes d'un vrai savant, on a la bonne fortune de mettre la main sur un résultat qui semble favoriser cet incroyable système, vite on en tirera une hypothèse qu'on aura bientôt fait d'ériger en dogme. Ainsi, les recherches de Darwin sur la sélection donnent lieu à l'hypothèse du transformisme !; le transformisme appuie la théorie de l'évolution : l'évolution fournit un mot qui peut servir à tenir lieu du mot de création ; si l'on ne parle plus de création, c'est qu'il n'y a plus de créateur.

En vain le savant anglais proteste¹ et déclare qu'il n'accepte pas cette étrange déduction. En vain la raison crie qu'un Dieu n'est pas moins nécessaire pour tirer l'être du néant. On n'écouterà pas Darwin, on fera taire la raison, et l'inutilité de Dieu sera présentée aux masses comme une conséquence scientifiquement acquise des nouvelles théories organogéniques.

C'est ainsi, messieurs, que la ligue athée, retirée sur les sommets du savoir, poursuit son œuvre mauvaise loin des regards de la foule. Ils descendront de là-haut à leur heure, les prophètes de l'impiété. Ils porteront dans leurs mains les tables de cette loi où le nom de Dieu n'est plus écrit. Et le vulgaire recevra, prosterné et ravi, le nouvel Evangile. Et il aura bientôt fait d'en tirer les conséquences. Ah ! voulez-vous savoir pourquoi le peuple frémit, pourquoi le monde du labeur matériel roule dans son sein des projets de renversements ? *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania*² ? C'est parce que les nouveaux maîtres de la terre, les princes de la science, se sont ligués pour détrôner Dieu et son Christ. *Adstiterunt reges terrae et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus*³. Voilà le péril messieurs.

Mais, j'ai hâte de l'ajouter, voici également où est pour nous le modèle.

Le péril, avons-nous dit, c'est le traité conclu entre la haute science et l'impiété, pour ôter la foi au peuple.

Donc, le salut serait l'alliance du haut savoir et de la croyance pour le redressement des esprits.

La perversion descend des sommets et pénètre de là dans les couches profondes de la société.

¹ Ndlr. Il est intéressant de noter ici combien ses contemporains furent dupés par Darwin. Dans une Angleterre victorienne où le christianisme était religion d'état, promu socialement par Lyell (déiste convaincu), son matérialisme athée intégral eut compromis sa position. Il faudra la publication de ses "carnets" par le British Museum pour découvrir combien Darwin avait accepté les ultimes conclusions de son système. Mais c'est T.M. Huxley, le propagandiste des thèses darwinienne, qui passe pour l'inventeur du mot "agnostique".

² *Pourquoi les peuples frémissent-ils et les peuples méditent-ils de vains desseins ?* (PS 2:1).

³ *Les rois de la terre se soulèvent et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ* (PS 2:2)

Donc la lumière libératrice doit aussi descendre des cimes .

Ah ! messieurs, nous voici au cœur de la question ! Il ne sert de rien de recommander, en général, la cause de l'enseignement chrétien. Il faut voir par où on pourra la servir efficacement.

Or, je ne crains pas de l'affirmer, il n'y a qu'un moyen de la bien servir : c'est d'emprunter le procédé de nos ennemis, c'est de faire, nous aussi, œuvre scientifique et populaire ; c'est d'amasser des réserves de science saine pour les distribuer au peuple ; c'est, en un mot, comme je le disais à Lille il y a peu de jours, de créer des foyers de haut savoir chrétien.

Eh quoi ! dira-t-on, est-ce bien nécessaire ? Pourquoi nous isoler dans la recherche scientifique ?

Pourquoi nous donner l'embarras de former à nous seuls des foyers de science ? A chacun sa foi ; mais la science est commune, elle est le bien de tous.

Ainsi parlent les prudents, disons le mot, les pusillanimes. Et moi je leur réponds : vous venez trop tard ! Le temps des compromis est passé. La neutralité est morte : et ceux qui l'ont tuée, ce sont les mêmes qui l'avaient inventée !

Est-ce notre faute à nous s'il y a deux Frances ? Il n'y en avait qu'une seule autrefois, et elle s'appelait : la France Chrétienne.

Il paraît même qu'elle avait du bon, cette France une et chrétienne, car on veut lui emprunter sa bonne vieille morale. Il est probable que c'est uniquement parce qu'on n'a pas pu la remplacer. Mais, en même temps qu'on maintient les préceptes, on interdit aux maîtres d'en établir les bases, ou d'en indiquer les fins supérieures. On intimera à l'enfant l'obligation de la lutte contre lui-même ; et s'il demande : - Pourquoi ce combat ? on lui répondra : Silence ! cette question est indiscreète. Et s'il demande : A quoi sert la victoire ? On lui dira encore que cela ne le regarde pas. Etrange manière de maintenir la vieille morale, en l'isolant de tout appui, de tout aboutissement. C'est dire : nous habiterons toujours la vieille maison de nos pères ; seulement nous ôterons la toiture et nous arracherons les fondations.

Emparons-nous de la science !

L'instruction populaire est sans doute le grand intérêt du jour ; mais cet intérêt ne sera bien servi que par un enseignement scientifique puisé aux sources élevées de la science.

Et parce que la science se refait tous les jours, parce que le champ est immense et le labeur accablant ; parce qu'il faut , pour l'accomplir avec ensemble et avec fruit, des ouvriers nombreux, une direction sûre et de grande ressources de travail.

A cause de cela, des efforts isolés ne sauraient nous suffire. Il nous faut des foyers permanents de vrai savoir, qui demeurent des foyers de pensée chrétienne. C'est-à-dire, pour appeler les choses par leur nom, il nous faut des écoles supérieures catholiques.

Si la loi le permettait, nous dirions des Universités catholiques, car c'est bien là ce qu'il nous faut.

Mais on nous a pris le nom. Gardons la chose !

Groupons les travailleurs, dirigeons les efforts, facilitons les recherches, activons la production scientifique : que de nos facultés libres et chrétiennes sortent des professeurs instruits, pour élever au niveau de toutes les exigences l'enseignement de nos collèges. Ce n'est pas assez : que de nos presses sortent des livres, de nos laboratoires des découvertes, de nos écoles des savants qui se fassent respecter, qui forcent l'entrée des académies, des sociétés savantes, et rompent enfin le blocus organisé contre la science chrétienne. Que cette opinion s'établisse enfin que, dans une atmosphère de foi sereine et pure, la haute science est à l'aise, se développe sans entraves et le prouve au monde par d'éclatants résultats⁴ !

Faisons cela, messieurs, ou bien nous n'aurons rien fait. Nous dépenserons beaucoup d'argent, beaucoup d'efforts pour nos écoles populaires. Et quand ces enfants, formés avec tant de soins, au prix de tant de sacrifices, sortiront de ces écoles, ils tomberont dans un milieu social que nous n'aurons pas influencé ; ils y respireront la science athée. On leur dira qu'il faut choisir entre savoir et croire, et que les chrétiens ne savent pas. On leur montrera les académies, les laboratoires, les bibliothèques, tous les lieux réservés d'où jaillit la science, d'où elle part pour gouverner le monde ; et on leur demandera quelle place les croyants occupent sur ces sommets. Combien en est-il qui résisteront à cette épreuve ?

Puisque l'Evangile même recommande à notre imitation l'habileté des enfants du siècle, pourvu qu'elle soit mise au service du bien, faisons habilement les affaires de Dieu.

⁴ Ndlr. On le vit dès cette l'époque, notamment à l'Institut Catholique de Paris (avec Branly et Lapparent) et à celui de Lille (avec Béchamp).

Pour cela, messieurs, préparez bien votre sol ; donnez-lui une culture scientifique ; entretenez les foyers de haut savoir chrétien. Ne marchandez à nos écoles supérieures ni l'argent ni les hommes. Ne séparez pas ce que vos adversaires savent si bien unir, l'instruction populaire et la science.

A la Ligue de l'enseignement qui a l'athéisme pour symbole, pour instrument le mensonge et la franc-maçonnerie pour armée, opposons la ligue de l'enseignement chrétien, qui a la foi pour base, la vérité pour but, et pour ressources les efforts et les sacrifices de tous les enfants de Dieu !

Premiers pas dans la musique classique

Dans *Le Cep* n°13, le P. André Boulet nous avait donné un article de judicieux "*conseils aux mélomanes débutants*". Cet article était extrait d'un petit livre : "*Premiers pas dans la musique classique*", en diffusion chez l'auteur au prix de 50 FF port compris.

A commander donc, au Père André Boulet
 Résidence Chaminate
 44 rue de la Santé
 75014 Paris

Du christianisme à la psychologie¹

William Kirk Kilpatrick

Résumé : Après les "confessions d'un psychothérapeute" (*Le Cep* n°14), ce témoignage d'un ancien professeur de psychologie apporte un utile complément. La psychologie "humaniste" (au sens américain) dont il parle est celle de Rogers, de Maslow, de Fromm, etc... toujours enseignée.

Cultivant l'ouverture aux autres et la tolérance, elle ne semble pas a priori hostile au christianisme. Mais en faisant du développement de soi la valeur suprême, elle relativise de fait, et le fondement biblique, et la finalité spirituelle qui constituent l'essence du christianisme. Devant ses échecs personnels, ce fut le réalisme de la vision chrétienne des êtres qui ramena W. Kilpatrick vers une Eglise, évangélique en l'occurrence.

C'est au lycée que mon intérêt pour la foi chrétienne commença à décliner. A cette époque je découvris la psychologie. Je ne me rendais pas compte que je perdais tout intérêt pour le christianisme ; je pensais simplement que j'y ajoutais quelque chose d'utile. Mais bien vite ma foi avait glissé de l'un vers l'autre.

Et il n'y avait aucune raison pour que cela ne se produisît pas. Pour autant que je pus voir, il n'y avait pas de différence essentielle entre les deux. J'avais lu les théologiens les plus libéraux – c'est-à-dire les plus imbus de psychologie – et, à ce que j'avais pu comprendre, la Bible et la confession de foi n'étaient pas importantes ; mais aimer les autres l'était. Je pensais que je pouvais m'en accommoder aisément sans l'aide de l'Eglise et sans prières. Tout cela, présumais-je, était réservé à ceux qui n'avaient pas atteint la connaissance.

Freud avait été étonné par le commandement biblique "aime ton prochain". "Comment cela peut-il être possible ?" demandait-il. Moi, je pensais que ce serait facile. Les psychologues modernes semblaient de mon côté. De plus, ils paraissaient d'accord avec les théologiens modernes : ensemble ils auraient pu citer la phrase de saint Augustin : "Aime et fais ce qu'il te plaît."

En outre, la psychologie possédait des explications intéressantes pour presque tous les types de comportements humains, et je n'avais aucune raison de douter de sa version.

¹ Extrait de "*Séduction psychologique*", Centre Biblique Européen, Lausanne, 1985.

Erich Fromm disait que pour aimer les autres, il fallait d'abord s'aimer soi-même. Cela ne concordait-il pas avec ce que Jésus enseignait ?



Pour moi, bien sûr, c'était merveilleusement riche de signification ; comme pour la plupart des autres jeunes de vingt-deux ans, je m'aimais profondément. Ma nouvelle Bible était le livre du psychologue Carl Rogers : *On becoming a person (le développement de la personne)*. Rogers y suggérait complaisamment que l'être humain était au fond une créature bonne et honnête avec guère plus de disposition naturelle pour la haine que le bouton de rose. Je fis mon introspection et n'y trouvai aucune haine. Il n'y avait pas de gens mauvais, conclusai-je, uniquement des environnements mauvais.

La doctrine optimiste de Rogers coïncidait avec la tendance religieuse de l'époque. Dans les églises, les intellectuels minimisaient le péché comme s'il était une séquelle accidentelle du Moyen-Age. Dans son livre "*Le Milieu Divin*", le prêtre paléontologue Pierre Teilhard de Chardin, pour justifier ce peu d'attention portée au mal moral, observait que "*l'âme dont nous*

nous occupons est supposée s'être déjà détournée de la voie de l'erreur." Dans un langage moins solennel, une personne de ma connaissance, un prêtre, déclarait qu'on ne devrait pas enseigner aux enfants les Dix Commandements. C'était de la mauvaise psychologie, disait-il. Je n'avais aucune raison de douter des autres idées qui prévalaient en psychologie. Abraham Maslow, dont la photographie et les livres paraissaient rayonner d'une sagesse compatissante, disait qu'aimer de tout son être était bon, mais qu'aimer par besoin était mauvais. A cette époque je ne me comprenais pas combien mon besoin intérieur était grand. J'étais déjà à moitié convaincu qu'une personne saine n'avait pas vraiment besoin des autres.

Les gens sains n'éprouvaient jamais de désir de vengeance non plus. Erich Fromm expliquait que la personne productive ne désire pas se faire justice. Seuls, les infirmes et les impotents le désirent – des gens comme Hitler. Je plaignais ces infirmes, ces impotents revanchards. Si seulement ils pouvaient apprendre à aimer – comme Erich Fromm ou moi-même. Mon expérience personnelle de la vengeance n'était faite, jusqu'à cette époque, que de quelques rancunes d'enfant qui avaient duré à peine un jour ou deux. Je n'avais aucune notion du pouvoir de destruction qu'elle possédait sur toute vie productive.

Je n'avais pas conscience qu'une personne pût avoir soif de vengeance de la même façon qu'un vampire est assoiffé de sang. L'idée que la vengeance pût réellement paraître douce – quelque chose de si irrésistible que les prophètes bibliques mettent constamment en garde contre elle – dépassait mon entendement. Pourtant, j'avais été passionné par la revanche qu'Ulysse avait prise sur les prétendants et j'affectionnais beaucoup les films qui avaient pour thème la vengeance. Comme dans bien d'autres domaines, je n'avais pas la moindre idée du gouffre qui séparait mes préceptes de psychologie de mon expérience réelle.

Je n'avais pas conscience non plus du gouffre croissant qu'il y avait entre ma croyance en la psychologie et ma croyance religieuse. L'existence d'un tel gouffre était voilée par le brouhaha de ces nombreux clercs qui portaient aux nues la psychologie. Un prêtre me fit connaître les écrits de Carl Rogers, et un pasteur me suggéra de lire Maslow et Fromm. D'autres prêtres et pasteurs organisaient des rencontres au sein de leurs églises.

Mon premier contact avec ce type de rencontres et avec d'autres expressions de psychologie humaniste, se fit par l'intermédiaire d'un pasteur. Il m'invita un jour à une réception donnée en son honneur par des étudiants qui avaient assisté à son atelier de sexualité humaine. Quand j'arrivai, des cercles de six ou sept personnes se tenant debout avaient déjà été formés. A peine étais-je entré dans la maison, qu'un bras sorti d'un de ces cercles me tira à l'intérieur. "Quel est ton nom ?" dit quelqu'un.

Je lui dis.

" Nous t'aimons", dit-il et les autres murmurèrent, "nous t'aimons", tandis que nous nous balançons d'avant en arrière les bras autour des épaules. Je ne ressentis rien – quelque insuffisance dans ma nature, pensai-je – mais je baissai quand même la tête et me mis à murmurer. Entre-temps, j'avais développé l'habitude mentale de voir l'harmonie en toutes choses. J'affectionnais la phrase : "toute connaissance est une". Je recherchais la synthèse partout. Les idées religieuses, philosophiques, psychologiques et sociologiques fusionnaient avec facilité et commodité. Les pensées de Maslow se confondaient avec celles du théologien juif Martin Buber dans l'un des affluents de mon esprit, elles débordaient les quelques écluses qui pouvaient faire obstacle, rejoignaient les nombreux autres affluents et ensemble déferlaient vers l'océan de l'unité.



Bientôt d'autres limites commencèrent à s'estomper : celles qui séparaient le bien du mal. Je découvris qu'il était possible de transmuier le bien en mal et le mal en bien par des retouches dans la définition : en relâchant ici, en serrant là. Il n'était toutefois presque pas nécessaire d'agir de la sorte. Ma conscience du péché était sur son déclin – résultat, bien sûr, d'une habitude d'acceptation pratiquement totale de soi. J'avais appris à m'en remettre à mes instincts : si je désirais quelque chose, cela devait être bon. Il m'était difficile de réaliser combien j'étais dans l'erreur tant mes désirs étaient sincères et tant je recherchais avec force l'épanouissement personnel.

Je me persuadai, malgré des années d'éducation chrétienne, que le mal n'était pas une chose inhérente à l'homme, mais plutôt le résultat de conditions sociales injustes et d'un environnement mauvais. Mes propres instincts fondamentaux étaient, je le ressentais, nobles et honnêtes. Mon intention était que tout le monde devait grandir ensemble dans la paix, la fraternité et la charité. Si la société n'avait pas réussi à atteindre cette harmonie, c'était principalement parce que des individus n'avaient pas appris à s'aimer. En tant que professeur, je vis une occasion de remédier à ce manque d'amour de soi. Je donnerais moi-même à mes étudiants cette empathie et cette acceptation inconditionnelle que je les présumais ne pas recevoir de parents sans psychologie. Il ne sortirait de mes classes aucun Hitler ou Staline.

Dans tout ceci – ce processus de "maturation" – je ne voyais aucun besoin de sacrifice ou de choix difficiles. Je ne ressentais aucun besoin de renoncer aux convictions entretenues dans le passé ; elles fondaient simplement comme neige au soleil. Le plus souvent, ce processus de fonte était encouragé par des théologiens impatients de faire disparaître les éléments difficiles de la foi. Auparavant, tout ce qui pouvait séparer du monde était considéré comme un objectif à atteindre. Bien vite, cependant, ce fut au monde que je donnais mon allégeance. Enfant, j'avais été profondément marqué et enchanté par mon appartenance à l'Eglise ; mais comme les enfants d'immigrés, honteux de leur accent et impatients de s'assimiler, j'étais désormais arrivé à un stade de la vie où j'aurais été profondément gêné d'être associé à l'Eglise. Cela m'aurait embarrassé.

J'étais désormais prêt à livrer la plus grande part de mon héritage chrétien au royaume de la mythologie ou de l'antiquité, et à adopter à sa place les nouvelles croyances bien profilées qui parlent très peu de quoi que ce soit, si ce n'est d'amour.

Je donne peut-être ici une impression inexacte. La foi chrétienne est quelque chose de très solide. Elle ne vous lâche pas aussi facilement. Quelques-uns des éléments essentiels de ma foi demeuraient quand même. Il y avait des limites que je ne pouvais, que je ne voulais pas franchir. Certaines de mes convictions résistaient. Mais lorsque c'était le cas, je refusais simplement d'admettre la possibilité de quelque opposition avec les convictions que je chérissais en psychologie. J'aimais A et j'aimais B ; de plus, j'étais persuadé qu'ils s'aimeraient dès qu'ils se rencontreraient. J'admirais les psychologues pour leur spiritualité, et j'admirais les théologiens pour leur connaissance de la psychologie. Il ne pouvait y avoir aucune querelle entre eux.

Quelle que fût la manière dont j'essayais de réconcilier la psychologie et le christianisme, c'était toujours aux dépens du christianisme. La conception chrétienne de la vie qui avait autrefois pénétré avec puissance ma pensée, s'effritait continuellement sur les bords et son centre s'amenuisait de plus en plus.

Tandis que la sphère chrétienne se ratatinait, la sphère humaniste prenait de l'envergure. J'étais en train, pour utiliser un langage moderne, "d'apprendre énormément sur moi-même." Je découvrais que je pouvais me montrer plus indulgent envers moi-même que je ne le croyais auparavant. J'accueillais désormais à bras ouverts comme un vieil ami toute tendance intérieure que j'eusse pu refouler auparavant. En outre, la libéralité que je m'accordais, se reportait sur les autres avec une tolérance positivement dérégulée. Je croyais que le reste de l'humanité et moi-même nous nous trouvions au seuil de découvertes plus grandes et plus merveilleuses sur le moi. Il nous fallait seulement apprendre à nous laisser aller, à nous laisser emporter par le courant de l'instinct.

J'ai cherché Dieu
partout, et il était
~~X~~ MOI !



Ce fut une période excitante. Je rencontrais des gens qui non seulement ressentait la même chose que moi, mais qui paraissaient également bien avancés dans l'art de vivre ; des gens qui, aux yeux de tous, étaient passionnants. Nos conversations étaient émoustillantes, hardies, bien au-delà de l'ordinaire. Du moins le pensais-je. Lorsque je me trouvais avec ces compagnons, j'avais l'impression que nous formions une société secrète, une brillante secte gnostique, alors que tout à l'entouré c'était la morne orthodoxie. Nous n'avions pas de devise, mais si nous en avions eu une, je pense qu'elle aurait été : "Pourquoi pas ?"

Mais jamais je n'allai jusqu'à l'extrême pour faire de la psychologie une religion à part entière. Quelque chose de ma première éducation chrétienne m'en empêchait. Par surcroît, des événements dans ma vie commençaient à saper la confiance facile que j'avais en une possibilité de salut par soi-même.

Je n'avais aucune raison de douter des explications de la psychologie, car jusqu'à environ trente ans, ma vie s'était passée dans du coton.

Dès lors se déroula une série d'événements auxquels l'expert en psychologie que j'étais n'était pas préparé. Bien que les problèmes que je rencontrais ne fussent pas différents de ceux rencontrés par la plupart des adultes, l'idée qu'ils n'arriveraient jamais à une personne bien au fait d'elle-même avait quelque peu pénétré mon esprit. Les psychologues que j'admirais le plus semblaient insinuer entre les lignes que la souffrance n'était pas le lot habituel de l'humanité, mais qu'elle était plutôt une espèce d'erreur stupide que l'on pouvait éviter grâce à une meilleure compréhension de la dynamique humaine. Or, je commettais beaucoup d'erreurs stupides. Mes intentions les meilleures récoltaient les pires conséquences. Mes efforts les plus grands débouchaient sur des échecs ; non pas toujours, mais assez souvent pour ouvrir de larges brèches dans mes plans d'auto-réalisation. Un rêve, semblait-il, ne pouvait être acquis qu'au prix d'un autre rêve. En outre, je découvris que, bien que je n'eusse pas le goût du sacrifice ou des difficultés, celui-ci était indispensable à quiconque voulait garder un strict minimum de responsabilité. Pendant ce temps, mes expériences d'auto-expression me plaçaient dans des situations déplaisantes et me contraignaient à reconsidérer la foi que je mettais en ma propre innocence essentielle. Ma vie m'échappait, et le seul conseil que je pouvais obtenir de mes amis psychologues, c'était de m'ouvrir encore plus. J'étais arrivé à un point où il ne restait plus rien à ouvrir. Mon ouverture s'était faite de tous côtés et m'entourait désormais comme un gouffre.

Un processus inverse se mit en route. Ma foi en la psychologie commença, bien que lentement, à se désintégrer. J'avais mis du poids sur l'échafaudage de la psychologie et celui-ci avait lâché. Je récitais quand même le répertoire de formules (j'enseignais à ce moment la psychologie), mais bien vite il fut manifeste que la plus grande partie de ces préceptes ne s'appliquait pas à ma propre vie. D'après les normes communément acceptées de croissance personnelle, ma vie ne pouvait apparaître que ridicule. En termes de "développement personnel", selon l'expression populaire du moment, je me trouvais sur la route de la régression. C'était insensé ! Et il n'y a pas de place pour l'insensé dans le système de la psychologie. Cependant il existait une autre direction, celle de la foi, que j'avais ignorée pendant plus de dix années, restant ouvert à toutes les autres directions.

Une tradition chrétienne bien établie affirmait que ce qui paraissait insensé aux yeux des hommes ne l'était pas nécessairement aux yeux de Dieu. Peut-être cette ancienne promesse justifiait-elle un nouveau regard !...

En effet, je revins au christianisme, au christianisme véritable, pas à la version édulcorée. Ce fut un retour lent : si lent et si réticent qu'il serait insensé de ma part de me présenter en modèle de quelque façon que ce soit. Ce que je désire préciser ici, c'est que la religion et la psychologie étaient devenues pour moi pratiquement indiscernables l'une de l'autre : Freud et les pères de l'Eglise, la foi en Dieu et la foi au potentiel humain, la Révélation et la révélation de soi, tout cela était emmêlé en un ensemble qui faisait bon ménage. Quant à Dieu, Il commençait dans mon esprit à prendre la forme d'un sympathique conseiller de l'école non-directive. Je ne rechignais jamais à faire Sa volonté... Sa volonté coïncidait toujours avec la mienne.

Le loup en habit de brebis

Le véritable christianisme ne s'allie pas bien à la psychologie. Lorsque vous essayez de les mélanger, vous obtenez souvent un christianisme édulcoré au lieu d'une psychologie christianisée. Toutefois, le processus est subtil et rarement remarqué. Je n'étais pas conscient que je confondais deux choses différentes. Et ceux dans l'Eglise qui auraient pu me ramener dans la bonne voie subissaient le même enchantement que moi. Ce n'était pas une attaque de front contre le christianisme ; je suis persuadé que j'y aurais alors résisté. Ce n'était pas le loup devant la porte : le loup était déjà dans la bergerie, en habit de brebis. Et de la façon dont certains bergers le chérissaient et le nourrissaient, on pouvait penser que c'était la plus belle des brebis.

Ce qui m'arriva n'était pas inhabituel.

Vers la fin des années soixante et au cours des années soixante-dix, un nouveau climat d'idées psychologiques s'installa dans les assemblées catholiques et protestantes libérales. Beaucoup parmi le clergé, les religieuses et les dirigeants laïques, commencèrent, à partir de bonnes intentions, à mélanger leur foi avec la sociologie, la psychologie et d'autres causes séculières.

Au même moment, beaucoup d'entre eux élevèrent le développement personnel à un rang sans rapport avec le développement spirituel. Leur foi s'effila tellement par ces adjonctions qu'elle n'était plus assez solide pour les soutenir quand une crise sociale ou personnelle les frappait. Des milliers de personnes quittèrent l'Eglise. Interrogé lors d'une étude sur les motifs de cet exode, un groupe d'anciennes religieuses mentionna comme raison principale "l'impossibilité d'être moi-même". La foi du commun des croyants fut également ébranlée. Quelques-uns tinrent bon. D'autres se détournèrent complètement de leur foi. D'autres encore rejoignirent des églises chrétiennes qui semblaient plus sûres et plus sereines.

Le problème a-t-il disparu ? Pas du tout. La nouvelle religion hybride paraît se renforcer.

Un de mes amis demanda récemment à un moniteur d'école du dimanche quelle était la caractéristique la plus importante de son cours ; il lui fut répondu : "*Nous apprenons aux enfants à se développer, à devenir des personnes à part entière, à interroger, à choisir des valeurs.*" Une religieuse, également monitrice, dit simplement : "*Nous leur montrons comment devenir des personnes à part entière.*" La première femme ordonnée prêtre par l'Eglise épiscopale fut interrogée par un enquêteur qui lui demanda si elle se considérait elle-même comme une femme forte dans la foi. Elle répondit que non, qu'elle ne l'était pas. "*Mais je crois fermement à l'amour et c'est cela finalement la religion, n'est-ce pas ?*" Lors d'une rencontre des sommités de la Faculté théologique de Harvard, je parlai à un professeur qui préférait les "évangiles gnostiques" récemment découverts aux Evangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean parce que ces derniers évangiles "masculins" ne "répondaient pas aux besoins des femmes".

Ce n'est pas un phénomène purement catholique ou libéral. Les chrétiens évangéliques et les charismatiques possèdent des limites fragiles que les idées de la psychologie peuvent facilement franchir. Quelques-uns des évangélistes qui utilisent les médias proclament un évangile du succès personnel et de la maîtrise de soi qui n'a pas grand chose à voir avec les Ecritures mais qui, par contre, doit beaucoup à la "pensée positive".

Derrière il y a l'idée que la foi conduira à une personnalité saine, remède à la maladie, et même à la sécurité financière. Dans ces cas, on peut se demander si c'est en Dieu que nous croyons ou en nous-mêmes.

Plutôt que de tirer leçon de la triste expérience des catholiques, certains évangéliques semblent portés à commettre les mêmes erreurs. Un livre récemment publié par un pasteur évangélique célèbre appelle à une "nouvelle réforme" fondée sur l'estime de soi, qu'il considère comme "la plus grande des valeurs". Dans cette "réforme naissante", dit l'auteur, la psychologie et la théologie *"oeuvreront côte à côte comme de solides alliées"*.

Nul ne peut douter des bonnes intentions ni des espérances lumineuses de cet auteur. Mais quiconque sait lire le passé récent et constater le résultat de telles alliances n'est pas aussi optimiste.

Ces tentatives de faire cause commune avec la psychologie sont des exemples de "christianisme et...". C'est une grande tentation pour ceux qui craignent que le christianisme seul ne soit pas suffisant. Le problème est que le "christianisme et..." met de côté le véritable christianisme ou l'empêche de prendre prise.

Il est maintenant évident que les chrétiens doivent se préoccuper à juste raison de l'attrait factice qu'exerce la psychologie. Mais pourquoi les non-chrétiens devraient-ils faire attention ?

Tout simplement parce qu'ils vivent aussi, eux et leurs enfants, dans le monde de la psychologie. S'il est vrai que des chrétiens ont été détournés de leur foi par la psychologie, il me paraît tout aussi vrai que nous avons tous été détournés de nos meilleurs instincts et de notre bon sens. Nous pouvons demander à l'égard de certaines prétentions de la psychologie : "sont-elles irréfutables ?" Mais nous pouvons également demander : "sont-elles réalistes ?" S'il existe des défauts dans le système, ils apparaîtront dans les choses pratiques, auquel cas ils offenseront non seulement Dieu mais également notre sens logique.

Ceci nous amène au dernier point. L'homme de la rue ne craint plus d'entendre que son comportement peut le conduire en enfer, mais il se met à réfléchir lorsqu'il entend dire que celui-ci peut le conduire dans un asile d'aliénés.

Je ne dis pas que nous sommes tous sur le chemin de l'asile, bien que cette possibilité ne soit pas écartée, mais je veux dire que nous glissons tous insensiblement vers une vie morne et insipide comme celle de l'asile d'aliénés. Une attitude trop sérieuse à l'égard du moi constitue un souci malsain et finalement frustrant. Elle ne conduit pas à une société composée d'individus différents et intéressants, mais à une triste foule de gens dont l'apparence et le langage se ressemblent, débitant de façon monotone les mêmes histoires, ressassant leurs préoccupations personnelles. Voici où je veux en venir. Même en raisonnant en termes purement matériels, il n'est pas certain que la psychologie nous laisse dans les meilleures conditions . Nous avons des tonnes de conseils d'experts et des montagnes de révélations sur le moi. Marchons-nous d'un pas plus léger ou rions-nous plus franchement encore pour cela ? La psychologie veut que nous jugions une idée non pas sur le fait qu'elle peut ou non sauver l'âme d'un homme, mais sur sa santé d'esprit. Son but est de rendre la vie plus humaine. Il peut être démontré, je crois, que la psychologie a plutôt moins contribué à ce but qu'on ne le suppose communément, et que le christianisme y a plutôt contribué davantage.

*

* *

L'Action familiale et scolaire (AFS, 31 rue de Rennequin, 75017 Paris) vient d'éditer deux utiles brochures sur des sujets profonds et actuels à la fois :

Ecologie et mondialisme

par Michel Berger et Michel Desclos le Peley.

L'écologie est un thème complexe. D'une part parce qu'elle met en cause de très nombreux phénomènes (physiques, sociaux, politiques, économiques) dont les imbrications sont loin d'être expliquées. D'autres part parce qu'à côté d'une saine écologie, il y a une exploitation idéologique de l'écologie.

L'idéologie écologique prétend que l'homme pollue gravement la planète et que seules des mesures prises au niveau mondial peuvent y remédier. Elle instaure une nouvelle religion.

Ce tiré-à-part examine d'abord si la Terre est vraiment menacée (première partie), puis analyse les objectifs de ceux qui cherchent à alarmer l'opinion (deuxième partie), enfin expose la notion chrétienne d'écologie (troisième partie), 54 p., 30 F Franco.

Planification mondiale de la population

Par Michel Berger et Axel Egnell

Les campagnes de lutte contre une prétendue "surpopulation" ne sont dictées ni par des considérations économiques, ni par un souci de sécurité alimentaire, ni par des impératifs écologiques. Le mythe de la surpopulation n'est qu'un mauvais prétexte pour une idéologie qui demeure. Les véritables motivations sont politiques, philosophiques et religieuses. Elles comportent une modification de la conception de l'homme, une soumission totale de l'individu à l'Etat, national ou multinational, le contrôle complet de la société. Le langage de la peur démographique est aujourd'hui doublé d'un discours sur des valeurs nouvelles (santé reproductive, philosophie du "gendrer", gouvernance globale...). Les filiales de l'ONU, les conférences internationales, les ONG servent de relais. Les Etats-Unis ont une place essentielle dans ce concert : ils ont fait de la planification des populations, un enjeu stratégiques. 126 p., 84 F franco.

Commande à l'AFS, 31 rue de Rennequin, 75017 Paris)

BIBLE

La conversion de Ninive est-elle une fiction ? (2)

Dom Jean de Monléon osb

Résumé : Aux dires de certains commentateurs et notamment ceux de la "Bible de Jérusalem", l'histoire de Jonas et de la conversion de Ninive relèverait de la fiction. Ce serait une simple parabole en vue d'illustrer une vérité strictement spirituelle. L'auteur réfute ici cette opinion en montrant la faiblesse de ses arguments. Puis il évoque le propre témoignage de Jésus-Christ : le séjour de Jonas dans un cétaqué ne pourrait constituer un véritable signe de la Résurrection, s'il ne s'agissait d'une réalité historique.

Ayant ainsi liquidé la question de l'auteur de Jonas, et considérant comme établi que le livre est postérieur à la ruine de Ninive, la B.J.¹ se met en devoir d'expliquer pourquoi il convient de le ranger dans la catégorie des "fictions allégoriques", c'est-à-dire de le considérer comme un simple récit fabuleux.

"Ce n'est pas la peur du surnaturel qui fait adopter ce sentiment... Aucun catholique ne sera tenté de constater la possibilité du miracle" ... A la vérité, nous aurions quelque droit de le craindre. Quand on voit la persévérance avec laquelle la critique s'applique à ravalier l'un après l'autre tous les faits extraordinaires contés par l'Écriture au niveau de phénomènes scientifiquement explicables ; le soin minutieux qu'elle met à désacraliser celle-ci, à la "pasteuriser", pour y détruire jusqu'au moindre vestige de vie surnaturelle, on est en droit d'appréhender que ce ne soit justement le caractère inouï du prodige qui incite à chercher une autre explication ? Mais l'affirmation de la B.J. nous donne tout apaisement à cet égard. Non, non, ce n'est pas la crainte du miracle qui détermine sa prise de position.

¹ Bible de Jérusalem. Cette version est dite "de Jérusalem" en référence à l'École Biblique de Jérusalem, fondée en 1890 par le P. Lagrange.

La critique moderne est prête à accepter tous les miracles que l'on voudra, à condition cependant qu'on demeure dans les limites du raisonnable, et qu'on ne lui demande pas de prendre des vessies pour des lanternes. Or on conviendra que l'histoire de Jonas, à cet égard, dépasse les bornes, et que les extravagances y sont accumulées comme à plaisir.

"Voit-on un prophète hébreu du VIII^{ème} siècle apparaissant soudain en prédicateur justicier, au sein de la puissante Ninive ?.. Le point culminant du récit, et aussi de la série des invraisemblances, est la conversion subite de Ninive : à peine Jonas, un inconnu, a-t-il annoncé la ruine de la cité, que ses habitants, grands et petits, c'est-à-dire environ un million de personnes, se livrent aux manifestations les plus extraordinaires du repentir. Le texte est formel : le mouvement fut général ; le roi lui-même descend de son trône, se revêt d'un cilice et s'assied sur la cendre. S'il s'agissait d'un fait historique, nous serions en présence d'un miracle sans égal dans l'histoire de l'humanité, bien supérieur à celui de la Pentecôte. Comment expliquer qu'un tel prodige n'ait laissé aucune trace ailleurs, dans la Bible, ni dans les annales assyriennes ? On invoque la lacune de ces annales ; on allègue que la conversion a pu être sans lendemain, sans prendre garde qu'ainsi on met en doute sa sincérité, reconnue par Dieu Lui-même. Ces réponses, d'ailleurs, paraîtront des échappatoires si l'on veut bien se rendre compte de la grandeur unique du prodige : cette énorme multitude d'Assyriens atteint, d'un seul coup, l'idéal que les prophètes se plaignent sans cesse de ne pas trouver réalisé en Israël."

On concédera bien volontiers à l'auteur de ces lignes que, sur le plan de la logique humaine, l'aventure de Jonas est tout à fait invraisemblable. Mais nous ne devons pas oublier qu'il s'agit ici d'un récit sacré, et d'une figure prophétique ; c'est-à-dire d'un événement dont la rédaction a été supervisée par le Saint-Esprit, et dont les péripéties ont été calculées et dirigées par Dieu, pour donner à l'avance aux hommes une lointaine connaissance de la manière dont s'accomplirait un jour l'œuvre de la Rédemption.

Si nous voulons comprendre quelque chose à ce drame, comme d'ailleurs à toutes les autres prophéties, il est indispensable

de l'envisager dans la lumière de la foi, qui seule peut nous en faire saisir la véritable signification.

Tous les anciens commentateurs ont vu dans l'envoi de Jonas à Ninive, une figure de la mission données aux Apôtres, d'annoncer l'Evangile aux Gentils.

L'effet merveilleux de la prédication de ce "petit" prophète représente à l'avance la puissance dont devait jouir un jour la parole des premiers prédicateurs chrétiens. A leur voix, on verrait les païens se convertir en masse, les souverains eux-mêmes s'humilier et faire pénitence ; et les rois... les rois de la pensée, explique Saint Jérôme, c'est-à-dire : les hommes revêtus de la pourpre de l'éloquence et du savoir, se muer en humbles disciples de pêcheurs galiléens.

La conversion de Ninive figure donc d'abord celle de la Gentilité en général. S'il est extraordinaire de voir une cité de 600.000 habitants, écouter docilement la parole d'un prédicateur étranger et ce fut en effet, sans aucun doute, un miracle stupéfiant, il est bien plus extraordinaire de penser que douze pauvres Juifs sans instruction, sans argent, sans soldats, ont réussi à porter l'Evangile aux quatre coins du monde et à opérer, en une génération, la plus étonnante révolution qui se soit jamais vue sur la terre. A leur appel, des peuples entiers ont accepté un code de morale qui les obligeait à changer radicalement leur manière de vivre ; ils ont répudié la licence ordinaire de leurs mœurs, pour accepter les lois de la continence et du jeûne ; pour se soumettre à des préceptes aussi contraire à la nature que le pardon des offenses ou l'amour des ennemis. Des princes sans nombre ont dépouillé leur superbe, pour descendre dans la cuve baptismale, pour confesser leurs péchés aux pieds d'un prêtre issu souvent de condition obscure ; parfois même, comme celui de Ninive, ils ont quitté la pourpre royale, pour revêtir la robe des pénitents.

La conversion de la "grande ville" figurait aussi, plus spécialement, celle de Rome, la capitale du monde païen, la Babylone de Satan, et dans laquelle, dit saint Léon, "*une superstition très attentive avait rassemblé tout ce que de vaines erreurs avaient jamais institué*" ce qui veut dire qu'elle était le rendez-vous de toutes les idoles et de toutes les fausses religions.

Or, voici que "*dans cette forêt pleine de rugissements de fauves, dans cet océan (de vices) dont les profondeurs étaient toujours en ébullition*"¹, débarque un jour, de la terre de Judée comme Jonas, un pêcheur galiléen qui, par une singulière coïncidence, s'appelle Simon bar Jona, Simon fils de Jonas.

A peine est-il à pied d'œuvre, qu'un sourd travail de gestation commence dans la ville. Sans doute, le changement n'a pas la soudaineté fulgurante de la conversion de Ninive, mais par contre il se montre beaucoup plus radical et beaucoup plus tenace. De la cité qui était hier la sentine de tous les vices, s'élève peu à peu un parfum extraordinaire de pureté, de piété et de charité.

Au mépris de tous les usages, les fières patriciennes se mettent à soigner les malades, à nourrir les pauvres de leurs mains ; elles ne rougissent pas de frayer côte à côte avec leurs esclaves dans les assemblées clandestines des Catacombes. Tout un monde, où les gens les plus humbles coudoient les membres de la haute aristocratie, embrasse un mode de vie qui ressemble plus à celui des anges qu'à celui des hommes.

A la seule parole de Pierre et de Paul, deux étrangers qui n'ont aucune racine dans le terroir de Rome, les convertis s'attachent à la doctrine du Christ, avec une telle conviction et une telle générosité que, pour lui être fidèles, ils braveront les plus terribles supplices. Ils se laisseront dévorer par les bêtes de l'amphithéâtre, verseront leur sang à flots dans des supplices d'une affreuse cruauté, et mériteront à la cité de Romulus, par le nombre de martyrs qu'ils lui donneront, une gloire plus grande que celle que lui avaient acquise les victoires immortelles de ses légions.

La conversion de Rome eut en outre l'avantage d'être durable, et de faire pour toujours de cette fière cité la capitale du monde chrétien. Celle des Ninivites au contraire ne le fut pas. Dès que la menace leur parut conjurée, ils retournèrent à leur dérèglements, et c'est pourquoi, quelques années plus tard, leur ville fut détruite de fond en comble, comme Jonas l'avait annoncé.

Ce prompt relâchement cependant ne met pas en question la sincérité de leur premier repentir. Cette sincérité ne fait aucun

¹ S. Léon, 1^{er} Sermon sur S. Pierre et S. Paul, Patr. Lat., de Migne, t.54, C.423.

doute : *Dieu regarda leurs œuvres... et il eut pitié d'eux*, dit le texte sacré.

Or Dieu, qui sonde les reins et les cœurs, n'aurait pas regardé leurs œuvres, pas plus qu'il ne regarda les sacrifices de Caïn, - si celles-ci n'avaient été dirigées par une intention droite. Sincérité et persévérance sont deux choses distinctes ; c'est tous les jours que l'on voit des hommes prendre loyalement, authentiquement, la résolution de rompre avec une vie de péché, et s'y tenir pendant quelque temps ; mais le premier démon revient avec sept compagnons plus méchants que lui², et bientôt le pécheur, repris par son péché, retourne à son vomissement.

La B.J. s'étonne ensuite que nulle part ailleurs il ne soit question d'un événement aussi sensationnel. Mais qu'elle nous explique alors pourquoi Saint Jean est le seul Evangéliste à avoir raconté la résurrection de Lazare ? Ce miracle, le plus extraordinaire qu'ait accompli le Sauveur, constitue manifestement, après sa propre résurrection, l'argument le plus fort que l'on puisse invoquer pour prouver sa divinité. Comment se fait-il que ni saint Matthieu, ni saint Marc, ni saint Luc, n'en aient soufflé mot ? Sommes-nous autorisés, pour autant à contester la véracité du récit de saint Jean ? Il y a quantité de traits semblables aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Le témoignage de l'Écriture se suffit à lui-même. En supposant qu'il n'y ait aucune autre preuve, c'est assez que la prophétie de Jonas soit mise par l'Église au monde des Livres inspirés, pour qu'aucun doute ne puisse subsister sur la véracité de son sens littéral.

Mais il y a d'autres preuves. Il y a en sa faveur un témoignage écrasant : celui de Jésus en personne. Aux Juifs qui lui demandent un argument palpable de la divinité de sa mission, le Sauveur répond : *"Cette génération mauvaise et adultère cherche un signe : et il ne lui en sera donné, sinon le signe du prophète Jonas. De même en effet que Jonas a été dans le ventre du cétacé trois jours et trois nuits de même le fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits. Les hommes de Ninive se lèveront au jour du jugement avec cette génération et ils la condamneront,*

² Mat. XII, 45.

parce qu'ils firent pénitence à la prédication de Jonas. Et voici ici plus que Jonas...³"

Il semble impossible à première vue d'éluider un témoignage aussi formel, émanant de la bouche même de la Vérité faite chair.

La critique cependant prétend bien l'esquiver.

"Il faut remarquer, dit la B.J., que les récits de l'engloutissement de Jonas par un poisson et de sa délivrance sont utilisés par le Christ comme des figures de sa sépulture et de sa résurrection, et la conversion des Ninivites, comme un signe annonçant par contraste la condamnation des Juifs incrédules. Or, que ces événements soit historiques ou fictifs, ils gardent en toute hypothèse la signification que leur donne Jésus. Un prédicateur n'hésite pas à proposer comme modèle l'enfant prodige ou le publicain ; l'Eglise, dans sa liturgie, parle du Lazare de la parabole comme d'un personnage réel : "et cum Lazare quondam paupere, aeternam habeas requiem"⁴. D'une manière générale, d'ailleurs, on peut dire que le Christ et les Apôtres traitent l'Ancien Testament tout entier comme une prophétie, au sens large, de l'ère messianique ; entre les narrations historiques et les paraboles de l'Ecriture, il y a ceci de commun que les unes et les autres sont des préfigurations du Royaume de Dieu".

Reprenons le texte du divin Maître que nous avons cité tout à l'heure, afin d'en bien préciser la portée.

Les Juifs lui demandaient un **signe** ; c'est-à-dire, par définition même, une chose perceptible aux sens⁵ – et ce mot à lui seul suffirait à exclure l'hypothèse d'une simple parabole. Ils le demandaient pour avoir une preuve tangible qu'il était le Fils de Dieu. Ils réclamaient de Lui un prodige analogue à ceux qu'avaient opérés Moïse pour convaincre le Pharaon, ou Elie, quand il avait fait descendre le feu du ciel. Mais Jésus se refuse à accéder à leur désir : il sait trop bien que ce serait parfaitement inutile.

"Cette génération mauvaise et adultère" n'y croira pas plus qu'elle n'a voulu croire à ceux qu'il a déjà accomplis à profusion en guérissant les malades, en rendant la vue aux aveugles, en

³ Mat., XII, 39-41.

⁴ Et avec le pauvre Lazare **de jadis**, que tu aies le repos éternel.

⁵ Saint Thomas, III^a Pars, qu. 60, a. 4.

délivrant les possédés, en ressuscitant les morts. Aussi il ne leur en donnera plus qu'un seul, quand le moment sera venu, mais le plus éclatant, le plus décisif de tous : celui de sa mort et de sa Résurrection. C'est de ce double événement que Jonas est "le signe". Dieu, afin de préparer les esprits à ce mystère incroyable, afin de montrer comment le Sauveur serait réellement un jour absorbé par la mort, mais ne serait pas décomposé par elle, et lui échapperait au bout de trois jours, a dessiné comme une première ébauche de ce prodige dans l'extraordinaire aventure de Ninive : "*De même, dit-il, que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine - non pas en figure, précise Saint Albert le grand, mais à la lettre*⁶ - *de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits*⁷ *dans le sein de la terre*".

Tel est donc le signe présenté par le Sauveur lui-même pour présager sa Passion. Aux yeux de la critique, "*peu importe que cet événement soit historique ou fictif : il garde en toute hypothèse la signification que lui donne Jésus*". J'en demande mille pardons à l'auteur : il n'est pas question ici de **signification**, mais de **signe**, ce qui change complètement la question. Qu'un prédicateur puisse employer, dans un sermon, une allégorie aussi utilement qu'un fait réel, nul ne le constatera. Il pourra parler du bon Samaritain, de l'enfant prodige ou du pauvre Lazare comme s'ils étaient des

⁶ *In Matthaeum*, XII, 40. Opera omnia, Edit. Vivès. T. XX, p.537.

⁷ Ndlr. Il faut bien comprendre ici le sens littéral des "trois jours et trois nuits", car il ne peut s'agir d'un intervalle de 72 heures. Dans le calendrier hébreu, le jour solaire commence la veille et se termine à la nuit suivante, vers 18 heures (nous sommes plus près des Tropiques). Cette entité "nuit-jour" est restituée par les traducteurs par la locution "jour **et** nuit", mais il s'agit d'une seule période de 24 heures. Enfin, les Anciens (et pas seulement les Hébreux) avaient coutume d'arrondir au nombre entier supérieur. Un géant de 5 coudées n'est pas un homme mesurant 2m30 (pour une coudée de 46 cm) ou 2m60 (pour la coudée "royale"), mais un homme dépassant 4 coudées (haut donc de plus de 1m84). La mort de Jésus-Christ se produit le vendredi à 15 heures, la descente de la croix ayant lieu avant le sabbat (du vendredi à 18h au samedi). Le dimanche de la Résurrection commençait le samedi à 18h. Ainsi le matin de Pâques se situe au milieu du "troisième jour". En nombres entiers, comptés à la manière antique, l'intervalle est arrondi à trois "nuits-jours", alors qu'il ne s'est écoulé que 36 heures environ soit moins de 2 jours et seulement 2 nuits selon notre manière de compter. Notre langue a conservé ce genre de décalage lorsqu'elle compte "huit jours" pour une semaine et le nomme "quinzaine" un intervalle de quatorze jours.

personnages authentiques. Peu importe en pareil cas qu'ils aient existé ou non : même si leur aventure est une fiction, elle garde toute sa vertu morale et édifiante.

Mais il en va tout autrement quand il s'agit de prouver une vérité de la foi. Or, c'est le cas de l'histoire de Jonas.

Notre Seigneur, devant les hommes qui ne croient pas en Lui, se propose de donner un Signe, c'est-à-dire une preuve, un témoignage, -"*marturia*", dit Saint Jean Chrysostome, qui les amène à admettre l'idée de sa Résurrection. Ceci nous place sur un terrain qui n'a plus rien de commun avec la simple homélie. Personne, que je sache, n'a jamais songé à citer le pauvre Lazare ou le bon Samaritain comme des témoins de la divinité du Christ ; tandis que c'est là le rôle essentiel des Apôtres et des Prophètes, et donc de Jonas.

"*L'allégorie*, - c'est-à-dire la parabole, - *n'a pas valeur argumentative*", dit saint Thomas⁸ à la suite de saint Augustin et de toute la Tradition. Que l'on nous permette de prendre, dans les événements de la vie contemporaine, un exemple qui aidera à comprendre le sens de cette affirmation. De ce que deux hommes, grâce à l'appareil nommé "bathyscaphe", ont pu descendre à 4.000 mètres sous l'eau, on est en droit d'arguer qu'un jour viendra où le fond des océans n'aura plus de secrets pour nous ; mais de ce que Jules Verne a écrit "Un voyage dans la lune", on ne peut tirer aucun argument pour affirmer que les hommes iront un jour se promener dans les astres.

Le descente du bathyscaphe est un fait **historique**, elle a dès lors valeur argumentative, c'est-à-dire, selon l'étymologie de ce mot : "*arguere mentem*", elle entraîne l'acquiescement de l'esprit. Le voyage dans la lune de Jules Verne, au contraire, si passionnant, si suggestif, si stimulant qu'il puisse être, n'a aucune valeur probante, parce qu'il n'est qu'une fiction.

De même, Notre Seigneur ne pouvait tirer aucun argument en faveur de sa Résurrection, d'une aventure qui n'eût été qu'un conte. D'ailleurs, d'une façon générale, prétendre réduire les faits rapportés par l'Écriture à des simples fables, est aller directement contre le caractère propre des Livres Saints ; car, explique le Docteur Angélique : "*Dieu, qui est le véritable auteur de ceux-ci, peut non seulement accommoder les paroles, ce qui est aussi au*

⁸ I^a Pars, qu. I, a. 10.

pouvoir de l'homme, mais encore les réalités elles-mêmes – res ipsas – à ce qu'il veut signifier⁹.

Voici au surplus ce qu'enseigne le Magistère suprême de l'Eglise sur ce point :

*"Il est encore un autre groupe de déformateurs de l'Ecriture Sainte, déclare le Pape Benoît XV, dans l'Encyclique Spiritus Paraclitus, - Nous voulons dire ceux qui, abusant de certains principes, justes du reste tant qu'on les renferme dans certaines limites, en arrivent à ruiner les fondements de la véracité des Ecritures et à saper la doctrine catholique transmise par l'ensemble des Pères... Recourant trop aisément, malgré le sentiment et le jugement de l'Eglise, au système... des récits qui ne seraient **historiques qu'en apparence**, ils prétendent découvrir dans les Livres Saints tels procédés littéraires inconciliables avec l'absolue et parfaite véracité de la morale divine.*

*"Vous voyez dès lors, Vénérables Frères, avec quelle ardeur vous devez conseiller aux enfants de l'Eglise de fuir cette folle liberté d'opinion... Lisons-nous, en effet, que Notre Seigneur ait eu une autre conception de l'Ecriture ? Les formules "Il est écrit" et "Il faut que l'Ecriture s'accomplisse" sont sur ses lèvres un argument sans réplique et qui doit clore toute controverse. Mais insistons plus à loisir sur cette question. Qui ne sait ou ne se souvient que, dans ses discours au peuple, soit sur la montagne voisine du lac de Génésareth, soit dans la synagogue de Nazareth et dans la ville de Capharnaüm, le Seigneur Jésus empruntait au texte sacré les points principaux et les preuves de sa doctrine ? N'est-ce pas là qu'il puisait des armes invincibles pour ses discussions avec les pharisiens et les saducéens ? Qu'il enseigne ou qu'il discute, il produit des textes et comparaisons tirés de toutes les parties de l'Ecriture et il les produit comme des autorités qui doivent nécessairement faire foi. C'est ainsi par exemple qu'il se réfère indistinctement à **Jonas et aux habitants de Ninive**, à la reine de Saba et à Salomon, à Elie et à Elisée, à David, à Noé, à Loth, aux habitants de Sodome et à la femme de Loth¹⁰.*

⁹ I^a Pars, qu. I, a. 10.

¹⁰ Cf. Mat. , XII, 3, 39-42 ; Luc, XVII, 26-29, 32, etc...

Il ressort avec évidence des paroles de Notre Seigneur analysées tout à l'heure que le Divin Maître a rivé de la façon la plus étroite sa propre Résurrection à l'histoire de Jonas.

Il est impossible d'admettre que, dans la phrase énoncée par Lui, le verbe être ait une signification différente selon qu'on considère le premier ou le second membre.

Ce terme ne saurait exprimer tantôt une réalité substantielle, ce qui est sa fonction propre et tantôt une simple apparence fictive. Si on prétend lui ôter son "nerf", son sens plein, dans l'une des positions, on le lui enlève nécessairement dans la seconde. Si l'on concède que la sortie de Jonas, vivant, du ventre de la baleine, n'est qu'une allégorie, on est contraint d'accepter, ipso facto, que la Résurrection du Sauveur le soit aussi.

Il faut remarquer en outre que Notre Seigneur, dans le texte cité, fait appel au témoignage des habitants de Ninive, qui se lèveront au jour du jugement pour condamner les Juifs parce qu'ils ont cru, eux, à la prédication de Jonas. Peut-on penser sérieusement que pour porter une accusation aussi grave le Divin Maître n'évoque que des témoins fictifs, des figurants de parabole ?

Et cette remarque prend plus de poids encore si nous considérons que ce témoignage des Ninivites va de pair avec celui de la reine de Saba. Or on ne peut mettre en doute le caractère historique de cette princesse. Il est impossible de penser que, dans une menace aussi lourde de conséquences, le Christ ait mélangé l'histoire et la fable, la réalité et la fiction.

Saint Thomas se sert de cet argument pour prouver l'historicité de Job :

"Il en est, dit-il, qui ont pensé que ce Job ne fut pas un personnage réel, mais que [son livre] est une parabole imaginée pour servir de thème à une discussion sur la Providence, comme les hommes le font souvent pour étudier une question. Bien que cela n'ait pas beaucoup d'importance, si l'on considère le but de l'ouvrage, cela compte au point de vue de la vérité elle-même. Une telle opinion est en contradiction avec l'Écriture qui, au livre d'Ezéchiel, nomme ensemble Noé, Daniel et Job¹¹. Or il est

¹¹ XIV, 14.

certain que Noé et Daniel ont réellement existé : donc il n'est pas permis d'en douter pour le troisième qui est nommé avec eux¹².

Et il n'est pas permis, pour la même raison, de douter du témoignage des Ninivites, qui est mis en parallèle avec celui de la reine de Saba.

(Suite et fin au prochain numéro)

Journée du CEP à Paris : Mammon ou le Christ ?

Vous souhaitez entendre ou réentendre ces conférences ?

Les cassettes sont disponibles :

C 0101 Jan Pier Dutrieux

Vers une approche chrétienne de la création monétaire

C 0102 François Vallançon

L'enseignement de la gratuité et la gratuité de l'enseignement dans l'Eglise.

C 0103 Alain Pascal

La Gnose, de Simon le Magicien à la religiosité mondialiste.

C 0104 Claude Rousseau

Le mercantilisme a-t-il vaincu le Galiléen ?

Chaque cassette 50 Francs Franco.

Prix Spécial pour le lot des 4 conférences :

160 Francs Franco

¹² *In Job*, proemium. Edit. Vivès, t. XVIII, p.1.

Pénurie au milieu de l'abondance !

Yves Germain

Résumé : La "domination" dont Dieu fait un commandement à Adam, passe par un respect religieux pour la Création divine. Notre société matérialiste, axée sur les valeurs marchandes, a repoussé cette sage demande et les effets ne manquèrent pas de s'en faire sentir. Yves Germain s'appuie ici sur le chapitre 18 de l'Apocalypse pour comprendre cette situation et en désigner l'issue.

Au moment de la Création du monde, très vite, Dieu a demandé à l'homme de "dominer" sur tout ce qu'il venait de créer et qui était "bon" (Gen.1,26).

On peut ainsi résumer les demandes du Créateur et ce que nous en avons fait :

- Respect de la terre, que les engrais tuent et qui devient imperméable à l'eau.
- Respect de l'eau, que l'on pollue et vide massivement de ses poissons.
- Respect de l'animal, que l'on intoxique par une alimentation contraire à la nature.
- Respect de l'homme, qui lui-même subit ces trois fléaux :
 - empoisonnement spirituel, comme la terre...
 - exploitation, comme la mer, de l'homme et de l'enfant.
 - intoxication, comme l'animal (drogues, produits chimiques, etc...)

Ce n'est donc pas en vain que la terre, dans l'Écriture, est le symbole de "l'esprit humain" destiné à recevoir "le bon grain" : la Parole de Dieu. Cette terre est aussi faite pour recevoir "l'eau" du ciel (autre symbole de la Parole). Dans cette symbolique, une eau sans poissons est une eau qui ne nourrit plus...

L'homme semble encore le maître de la nature, mais pour combien de temps, si nous continuons cette intoxication généralisée des corps et des esprits ?

Le troisième cavalier (noir) de l'Apocalypse rôde déjà par endroits... Il signifie la famine... spirituelle d'abord !

Peut-il aller plus loin ?

Après le temps des vaches grasses, voici celui des vaches maigres, disent souvent nos contemporains en reprenant la vision biblique, sans bien la connaître. En effet cette prophétie, marquée du chiffre 7, ne se limite pas à une banale constatation. Elle vise le monde entier et nous présente un conflit et son dénouement.

Pour bien le comprendre il faut savoir que la "vache", pour les Hébreux était le symbole du matérialisme. En France avec le "beefsteack", nous n'en sommes pas loin !

Dans la prophétie biblique, il y a des vaches grasses puis des vaches maigres, mais en conflit. Et bien peu en connaissent l'issue :

Gen. 41,20 : *"Les vaches maigres dévorèrent les sept premières vaches, les grasses, et bien qu'elles fussent entrées dans leur paille, on ne s'aperçut pas qu'elles étaient entrées..."*

Il y a donc lutte entre deux matérialismes, l'un d'abondance, l'autre de pénurie. Mais finalement ne restent que des "vaches maigres". Le Cavalier au cheval noir l'emporte donc un temps...

Pour le moment Dieu continue de donner l'abondance à l'homme qui, ne voulant plus respecter les lois divines, pollue de plus en plus les esprits et les corps...

"Jusque à quand ?", écrira saint Jean (Apocalypse 6,10).

Puis il nous décrit un temps à venir qui sera à la fois d'abondance, de richesse et de famine dans le malheur :

Apo. 18,13 : *"Et les marchands de la terre pleurent, portent le deuil (de Babylone), car nul n'achète plus leurs cargaisons... d'or... d'argent, de vin, de bœufs, de brebis... d'êtres humains..."*

Apo. 18,19 : *"Malheur ! Malheur ! à la grande cité. Sa richesse avait enrichi tous ceux qui ont des vaisseaux sur la mer ; et il a suffi d'une heure pour qu'elle soit dévastée !"*

Dans l'Écriture, la "mer" (les foules, les nations, les langues – cf. Apo 17:15) porte deux sortes de vaisseaux. Il y a celui de Dieu, l'arche : l'Église ; et ceux des "marchands" et des politiciens que les foules portent au pouvoir. Quant à "l'heure", elle désigne un temps à venir inconnu...

Autre paradoxe, face à cette triste vision de la chute de "Babylone"¹ :

¹ Babylone représente "une humanité déchue qui, unanime dans sa perversité, voudrait faire par elle-même son unité, à la manière de Babel". Catéchisme de l'Église catholique, p.2.

Apo. 18,20 : "*Réjouis-toi de sa ruine, ciel ! Et vous aussi les saints (fidèles), les apôtres et les prophètes, car Dieu en la jugeant, vous fait justice !*"

Quel manque de charité ! diront certains théologiens.
L'Écriture, diront-ils, est incompréhensible !...

Un site internet pour la nouvelle sédimentologie

Après ses publications à l'Académie de Sciences, puis dans diverses revues spécialisées, après le grand article paru dans "*Fusion*" en mai 2000, et les débats qui ont suivi, il devenait nécessaire que les découvertes de Guy Berthault fussent accessibles par internet. C'est désormais chose faite sur :

<http://www.geology.ref.ac/berthault>

Outre les explications et les graphiques publiés dans Le Cep n°4, on y trouvera des extraits de vidéo-cassettes filmant les expériences faites.

Maintenant que les lois paléohydrauliques ont été appliquées aux principaux matériaux sédimentaires, il devient possible de reconstituer la direction et la vitesse des courants horizontaux qui ont permis l'érosion et le transport des sédiments, puis leur dépôt. Les hypothèses sédimentologiques deviennent calculables, donc réfutables. C'est un grand progrès scientifique. C'est aussi la porte ouverte à une remise en cause radicale de certains schémas universellement connus. On comprend que ces travaux suscitent des oppositions (publiques ou larvées). On se réjouira d'autant plus de cette réalisation au service de la vérité dans les sciences.

*

*

*

La "Contradiction" entre saint Marc et saint Jean sur l'heure de la passion¹

Marie-Christine Ceruti

Résumé : Selon saint Jean, Jésus fut condamné à mort à la 6^{ème} heure, mais la crucifixion eut lieu, selon saint Marc, à la 3^{ème} heure. Cette contradiction apparente demande explication. Marie-Christine Ceruti en rapporte ici trois possibles.

Il s'agit, une fois encore, d'une "contradiction" découverte entre les Evangiles et qui a pu servir à porter le discrédit sur eux. Dans saint Jean (19,14) Pilate prononce la sentence de mort presque à la 6^{ème} heure (c'est-à-dire un peu avant midi), tandis que saint Marc écrit (15,25) : "*C'était la troisième heure et ils le crucifièrent*".

Or le Père Giuseppe Ricciotti avait proposé (Vita di Gesù Cristo ; 1941 ; § 607) trois explications à cette différence d'heure. Souvent "oubliées" par les méthodes contemporaines, elles méritent d'être rappelées.

La première est celle de Saint Jérôme, d'ailleurs reprise plus récemment (et c'est celle qui me convainc le plus). "3", note-t-il s'exprime en grec avec un gamma "Γ" et "6" avec un digamma "Ϝ". On voit la ressemblance des deux lettres. Il suffit donc de penser à une petite erreur de graphie pour lire dans saint Marc un "6" comme dans saint Jean. Ricciotti objecte que cette supposition n'est absolument pas confirmée par les codex. Mais il me semble que les codex dont nous disposons sont tous des copies de documents antérieurs – et si l'erreur a été faite sur un des premiers Evangiles, tous les autres, parce qu'ils en découlent, portent la même erreur : ce tout petit trait en plus ou en moins. Ajoutons que Saint Jérôme était né vers 347 et qu'il est mort en 420. Or nous n'avons guère de codex ou de parchemins datant d'avant cette époque. Très vraisemblablement on possédait davantage de manuscrits des Evangiles des premier, deuxième, troisième et quatrième siècles, à l'époque de Saint Jérôme, qu'à la nôtre, et cela ne l'a pas empêché de faire ce raisonnement ; à plus forte raison donc sommes-nous autorisés à le faire aujourd'hui.

¹ Repris des "*Nouvelles de l'Association Jean Carmignac*" (n°9, février 2001)

Certes, si nous retrouvions l'évangile en hébreu, la question serait résolue !

La deuxième hypothèse, rapportée comme venant de "certains savants" – propose que saint Jean ait compté les heures à partir de minuit, comme le réclamait l'habitude civile des occidentaux, tandis que Saint Marc les comptait à partir de l'aube, selon la façon orientale. Mais objecte Ricciotti, saint Marc, écrivant à Rome, aurait plutôt dû compter à l'occidentale, et saint Jean à l'orientale, puisqu'il écrivait en Orient. Je laisse aux spécialistes la tâche d'évaluer cette explication.

La troisième hypothèse a la faveur de Ricciotti : il explique que l'usage voulait qu'on comptât les heures de l'aube au coucher du soleil, en divisant ce temps en douze : ce qui fait que chaque "heure" était plus ou moins longue suivant qu'on était en été ou en hiver (tout le monde a étudié cela en histoire romaine) ; cependant, en Judée, les instruments de mesure du temps étant extrêmement rares, on était obligé d'"adapter" en pratique ce système : les gens observaient la lumière du soleil, et regroupaient les douze heures du jour en quatre périodes, égales entre elles, deux avant midi et deux après-midi. Chaque "période" était par conséquent de trois "heures" romaine théoriques : une période allant de l'aube au milieu de la matinée, et la dernière du milieu de l'après-midi au crépuscule. (Aux équinoxes, c'est-à-dire au moment de Pâques ou un tout petit peu plus tôt, on avait donc une période allant de 6h à 9h, une autre de 9h à midi, la suivante de midi à 15h, et la dernière de 15h à 18h.) De cette façon il était plus facile de distinguer, en fonction de la lumière, chacune de ces quatre périodes. Et c'est ainsi qu'on appelait "1^{ère} heure", le laps de temps qui s'écoulait entre l'aube et le milieu de la matinée (plus ou moins 9h) ; la 3^{ème} "heure" était le nom donné au reste de la matinée ; la "6^{ème} heure" s'étendait de midi jusqu'à plus ou moins 15h, et la "9^{ème} heure" s'appliquait au reste de l'après-midi. De fait, observe Ricciotti, il est très rare que les Synoptiques parlent d'autres horaires que ceux-ci (voir la Parabole des ouvriers de la dernière heure Mt 20, 1-6) ; tandis que saint Jean sort de ce schéma (1,39 ; 4,52 ; 11,9 ; voir aussi 4,6), mais il le fait parce qu'il veut donner des précisions, si bien qu'il parle d'heures précises et particulières. Voilà pourquoi cette discordance entre l'Evangile de Saint Jean et celui de saint Marc :

le premier parlait de la véritable 6^{ème} heure c'est-à-dire de midi, tandis que le deuxième parlait de façon plus générale de cette période de temps qui va plus ou moins de 9h à midi.

A propos de la parabole des ouvriers de la dernière heure, la Bible de mon beau-père (1964), présentée par le Père G. Alberione, des éditions Paoline (Saint Paul), précise (je traduis) : *"De même que la nuit était divisée en 4 parties de 3 heures chacune, de même le jour était divisé en 4 parties : la première (du lever du soleil à 9heures), la troisième (de 9h à 12h), la sixième (de 12 à 15 heures, la neuvième (de 15 à 18 heures). On comptait aussi les heures comprises dans chacune des parties. Ainsi la 9^{ème} heure comprenait-elle la 9^{ème}, la 10^{ème} et la 11^{ème} heure, qui était la dernière du jour c'est-à-dire 17 heures."*

En ce qui me concerne j'avoue que mes préférences vont à l'explication de saint Jérôme. Saint Irénée, *Contre les Hérésies* (V 30,1), sur un tout autre sujet, dit textuellement ceci : *"Sans doute y a-t-il eu là une erreur de scribe, telle qu'il s'en produit couramment du fait que les chiffres sont écrits au moyen de lettres"*. Preuve que la façon d'écrire les chiffres en grec, était souvent cause d'erreurs. En hébreu, le professeur Zaninotto m'a déclaré que la confusion entre "3^{ème}" et "6^{ème}" était beaucoup plus difficile.

REGARD SUR LA CREATION

"Car, depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu quand on Le considère dans ses ouvrages." (Romains, 1 : 20)

Jets d'eau en guise d'empreintes digitales

Werner Gitt

Résumé : Les cétacés sont aujourd'hui sans conteste les plus grands animaux de la Création. Le gigantisme entraîne des solutions originales aux problèmes posés par la vie marine à ces mammifères. Ils stockent de l'air dans les muscles afin de plonger pendant 45 minutes à des centaines de mètres de profondeur ; leur nageoire caudale sert à la fois de gouvernail, d'aviron et de dérive et leur permet de tenir une vitesse moyenne de 35 km/h autour du globe ; leur lait est 10 fois plus riche que le lait humain, de là une prise de poids phénoménale des petits du cétacé, etc !.. Toutes ces étonnantes caractéristiques outre qu'elles réfutent l'évolutionnisme, constituent comme un hymne à la louange du Créateur.

Nous autres, cétacés, sommes des superlatifs vivants. Vous seriez-vous attendu à chose pareille de notre part ? Nous allons vous expliquer ce que le Créateur nous a donné comme capacités et particularités qui n'existent nulle part ailleurs dans le règne animal. Saviez-vous que, selon l'espèce, certains d'entre nous :

- peuvent manger, tout en nageant à 10 km/h, se déplacer à la vitesse de croisière de 35 km/h et même, si nécessaire, pousser des pointes à 65 km/h,
- entreprennent un voyage annuel de 10 000 km, comme les oiseaux migrateurs,
- composent de la musique,
- peuvent souffler un jet de vapeur jusqu'à 15 mètres de haut,
- descendent jusqu'à 3 000 mètres de profondeur et détiennent ainsi le record de plongée sous-marine,
- développent une puissance de propulsion égale à 850 kw (alors qu'une voiture moyenne ne dépasse pas le dixième),
- possèdent un volume pulmonaire supérieur à 3000 litres (alors que celui de l'être humain est de 4 à 7 litres au plus),

- détiennent le lait maternel le plus riche, avec 42 % de matières grasses (vos mamans ne peuvent se prévaloir que de 4,4 % environ...)

- possèdent une langue d'une dimension supérieure à celle de deux chevaux adultes ?

- ont une aorte dont le diamètre atteint 50 cm, ce qui correspond à des canalisations urbaines ?

Pourquoi cette énumération ? Il nous importe fort peu de figurer en bonne place dans le livre "Guinness" des Records. Notre centre d'intérêt se situe ailleurs. En lisant le récit de la Création, avez-vous remarqué que nous sommes les seuls animaux dont le nom est précisé ? *"Et Dieu créa les grands animaux des eaux et tout être vivant qui se meut, dont les eaux fourmillent, selon leur espèce"*.

Pourquoi cela ? En nous créant, Dieu aurait-il fait preuve de soins tout particuliers ? Trouve-t-il en nous un sujet de joie exceptionnelle ? Il est difficile d'en cerner la raison. Mais rendez-vous compte, Jésus-Christ a fait mention de nous pour parler de sa résurrection ! Lorsque les détracteurs du Seigneur exigeaient de Lui un signe, Il fit référence à l'histoire de Jonas :

*"Car comme Jonas fut dans le ventre du cétacé (grec : "ketos") trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre."*⁶

C'est ainsi que Jésus "annonce" Sa résurrection. Avez-vous déjà réfléchi et trouvé une bête aquatique dont l'estomac aurait la capacité de contenir un homme ? En examinant de près les différentes espèces, nous sommes les seuls à rester en lice. Placés ainsi en évidence dans le récit de la création, ne sommes-nous pas un signe de la résurrection de Jésus et un témoin de la grandeur de Dieu ? C'est pourquoi j'ai à cœur de vous dévoiler quantité de détails étonnants concernant notre vie. Vous pourrez en tirer vos propres conclusions, solidement fondées.

Vos scientifiques auraient pu nous cataloguer selon la diversité de nos tailles, nos modes de vie, nos méthodes de chasse ou nos "lieux d'habitation" dans les océans. Ils ont préféré nous répartir en deux grands groupes (en zoologie : sous-ordres) :

- les mystacocètes (baleines à fanons),
- les odoncètes (baleines à dents)

⁶Matthieu 12:40.

Les baleines à fanons comprennent les trois familles suivantes :

1. les baleines franches (baleine du Groenland, ou boréale, baleine de Liebold, baleine australe, baleine pygmée),
2. les baleines grises
3. les rorquals (rorqual bleu, petit rorqual bleu, rorqual commun, rorqual de Bryde, mégaptère ou baleine à bosse).

Le sous-ordre des **baleines à dents** se compose des familles suivantes : cachalots, baleines à bec (baleine noire, hyperoodon arctique), les baleines blanches, les marsouins et les dauphins.

Bien que vivant exclusivement dans les océans et malgré notre apparence, nous ne sommes pas des poissons mais des mammifères. Notre chair n'est pas du poisson mais de la viande. Nos petits viennent au monde vivants. (C'est également une caractéristique du grand sébaste). Nous allaitons notre progéniture.

Aucun poisson ne le fait, n'est-ce pas ? Notre organisme est pourvu d'un système pulmonaire. Notre température reste à 36,5 degrés, que nous séjournions dans les eaux glaciales de l'Arctique ou, au contraire, dans les zones chaudes des Açores ou des Bermudes. Vous vous en doutez bien, ces conditions entraînent un nombre non négligeable de problèmes. Le Créateur les a résolus d'une façon magistrale.

Notre naissance et notre petite enfance.

Nous sommes monogames. Nos petits sont conçus et naissent en milieu aquatique, à raison d'un tous les deux ans environ. Malgré notre gabarit, la période de gestation n'est pas aussi longue que l'on pourrait le supposer : 10 à 12 mois. Moi, le cachalot macrocéphale, je dépasse les 16 mois, il est vrai. Laps de temps étonnamment court, comparé au rhinocéros (18 mois) ou à l'éléphant (22 mois). A l'approche de la mise bas, nous recherchons un endroit abrité des tempêtes.

Nos meilleures "*salles d'accouchements*" sont les lagunes de "Baja California" pour la baleine grise, les mers Cortez pour le rorqual bleu, les côtes de l'île Hawaii Maoui et quelques-unes des îles Bahamas pour la baleine à bosse ; les environs des îles Galapagos et des Açores, de même que la côte Ouest du Sri Lanka en ce qui me concerne. Les phoques vont sur la terre ferme pour mettre bas.

Quant à nous, cétacés, tout se règle dans l'eau. Imaginez que nos bébés naissent la tête la première. Si l'accouchement venait à se prolonger, le premier mouvement respiratoire se ferait inmanquablement sous l'eau et ce serait la noyade. Notre Créateur a prévu ce risque. C'est pourquoi nous sommes "agencés" comme aucun autre mammifère. Tous les cétacés naissent en position de "siège", c'est-à-dire que la queue se présente en premier. Cette position permet au bébé de rester le plus longtemps possible relié au "centre nourricier vital" : le cordon ombilical. Pas de caverne protectrice, pas d'abri sûr pour le nouveau-né mais, en revanche, la tendre sollicitude de la mère et le secours prévoyant des membres du troupeau. Dès la naissance, nous sommes d'immenses colosses... Le nouveau-né du rorqual bleu mesure déjà 8 m et pèse 8 tonnes, ce qui représente tout de même 2 tonnes de plus qu'un éléphant adulte ! Au moins trois éléphants devraient se ranger à la queue-leu-leu pour atteindre la longueur de ce nouveau-né. Bien d'autres "bébés" de cétacés suivent ces dimensions de près :

- baleine du Groenland (ou boréale) : 6 mètres, 6 tonnes
- baleine noire : 5 mètres, 5 tonnes
- mégaptère (ou baleine à bosse) : 4,5 mètres, 2,5 tonnes
- baleine grise : 4,5 mètres, 1,5 tonnes

L'allaitement sous-marin pourrait poser quelques problèmes. Or le Créateur a prévu un dispositif merveilleux. Pour allaiter son petit, la maman fait gicler le lait directement dans sa bouche avec une pression telle qu'en surface le jet en mesurerait 2 mètres. Pour ne pas altérer la forme hydrodynamique du corps, les tétines sont situées dans un repli cutané. La migration imminente dans les eaux polaires exige une croissance accélérée du bébé baleine ; il doit être assez costaud pour l'affronter ! C'est pour cela que notre lait est si nutritif.

Il contient 42% de matières grasses et 12% de protéines (lait humain : 4,4% de matières grasses et 1% de protéines). Ce lait épais et crémeux est une véritable "bombe à calories" qui correspond à 100 fois la ration alimentaire d'un homme adulte, d'où l'époustouflante croissance du "*bébé baleine*".

Tandis qu'un bébé humain a besoin de 180 jours pour doubler son poids de naissance, nos bébés cétacés le doublent deux fois plus vite.

Un rorqual bleu absorbe quotidiennement 90kg de lait durant les 7 mois d'allaitement. Il grandit de 3 à 4 cm par jour et grossit de 80 kg par 24 heures, c'est-à-dire 3,3 kg par heure ! Pendant cette période, 18 à 19 tonnes de ce lait extrêmement crémeux provoquent une augmentation de poids total de 17 tonnes. N'est-ce pas là un rendement prodigieux ?

Voici justement mon parent, le rorqual bleu ; il aimerait tant s'entretenir au sujet des étonnantes dimensions. Aimez-vous le spectaculaire ? Alors écoutez-le !

Le rorqual bleu, géant du règne animal.

Je suis le plus grand des 80 espèces de cétacés. Mon poids est nettement supérieur à celui des dinosaures. Par conséquent, je suis le plus grand des animaux ayant jamais existé sur terre. Mon poids adulte de 140 à 196 tonnes équivaut à un troupeau de 28 éléphants ou de 170 bœufs. Une foule de 2000 personnes serait nécessaire pour équilibrer la balance. Si vous me comparez avec le plus petit des mammifères, la musaraigne, il n'en faudrait pas moins de 70 millions pour arriver à mon poids ! Ma taille peut aussi vous étonner car mes 33 mètres de long font de moi le plus grand des êtres vivants. Si vous êtes amateur de chiffres, je peux vous donner encore quelques informations marquantes. Mon squelette pèse 22 tonnes, mon lard 25 tonnes. Cinquante tonnes de viande constituent mon corps. Le poids de ma langue, à elle seule, correspond à celui d'un éléphant. La masse de mon cœur équivaut à celle d'un cheval, son diamètre est de 1,20 mètres. Il fait circuler dans mon corps l'impressionnant volume de 10 000 litres de sang. Le diamètre de mon aorte principale dépasse les 50 cm. Mon foie pèse une tonne, exactement ce que mon estomac peut contenir en nourriture. Mes reins représentent l'imposant poids de deux bœufs.

Peut-être me prenez-vous maintenant pour une énorme masse inerte de viande et de lard ? Ne jugez pas trop vite ! Je maîtrise parfaitement mon corps. Capable de plonger sans peine jusqu'à 200 mètres de profondeur, je maintiens aisément mon cap, en dépit de courants très forts.

Quand je nage en surface, j'atteins la vitesse de 28 km à l'heure. Il me faut donc développer une force motrice correspondant à 864 kw, c'est-à-dire 1 175 chevaux, ce qui nécessite 20 000 litres d'oxygène à la minute.

Si, par contre, je nage à la même vitesse sous l'eau, ma force motrice n'exige que 124 kw (128 ch) et 1 850 litres d'oxygène. Mon volume pulmonaire atteint 3 000 litres, équivalent au volume de 750 ballons de baudruche.

Un moteur haute performance : "Fluke". Ma gigantesque nageoire caudale devrait vous fasciner (en anglais : *fluke* = nageoire caudale). A l'inverse des poissons, notre queue est en position horizontale. Elle serait, selon vos théoriciens de l'évolution, une régression des pattes arrières de nos soi-disant ancêtres terrestres !..

Non, ce n'est pas pour cette raison que notre queue est horizontale !... Notre Créateur, parfait ingénieur en hydrodynamique, l'a placée ainsi parce que c'est beaucoup plus fonctionnel pour nos multiples plongées et remontées. Si je veux plonger, je rabats simplement ma nageoire caudale ; pour remonter à la surface, j'exécute la manœuvre inverse. Cette nageoire, modelée selon une forme extrêmement complexe et efficace, présente une superficie de 10 m².

Elle remplit trois rôles essentiels : générateur de force motrice, dérive et gouvernail. Pour me propulser, j'exécute un mouvement de rotation de ma nageoire caudale dont l'axe se situe dans le prolongement de la colonne vertébrale. Il m'est impossible de faire un tour complet comme l'hélice d'un bateau, mais j'effectue un mouvement oscillatoire, de gauche à droite, apportant l'efficacité d'une hélice. Au cours de mes voyages autour du monde, je maintiens une vitesse de 35 km/h. Temporairement, je suis capable d'accélérer le rythme à 50 km/h. Pour nous, les rorquals bleus, la forme de notre corps et la texture de notre peau sont conçus pour atteindre un rendement maximum lors d'un déplacement.

Même si vos ingénieurs construisaient une maquette de notre corps, avec une force de propulsion identique à la nôtre, notre vitesse de nage resterait néanmoins plus élevée.

Pour économiser l'énergie, notre Créateur nous a dotés d'une peau particulière.

En effet, elle transforme les turbulences de l'eau qui glisse le long du corps en créant des courants laminaires de moindre résistance.

La souplesse de notre peau, entre autres, lui permet de capter une partie de l'énergie turbulente, réduisant ainsi la pression des remous en la répartissant sur l'ensemble du corps.

Chaque spécimen de notre espèce n'est-il pas un nouveau miracle de notre Créateur ? Malgré notre taille gigantesque, nous sommes tous, comme la souris et l'être humain, issus d'un œuf microscopique se développant dans le sein maternel !

Après ce récit du rorqual bleu, le cachalot macrocéphale aimerait se présenter plus en détail.

Le cachalot macrocéphale, recordman en plongée sous-marine.

Les tursions et les rorquals plongent sans difficulté à des profondeurs de 350 mètres. Certaines baleines à bec peuvent atteindre 500 mètres, et le phoque de Weddel arrive même jusqu'à 600 mètres. Je dois mon nom, cachalot macrocéphale, à ma tête dont la forme évoque une caisse. Elle représente un tiers de la longueur de mon corps. Avez-vous déjà remarqué que les différentes espèces de cétacés se distinguent nettement les unes des autres ? Avec une taille de 20 mètres et un poids de 55 tonnes, je suis le plus puissant représentant des baleines à dents. Seule ma mâchoire inférieure en est pourvue ; la supérieure comporte environ une quarantaine de trous, dont l'emplacement et la dimension correspondent exactement à mes dents en forme de quilles, longues de 20 cm. Ma caractéristique la plus remarquable est ma capacité exceptionnelle de plongée. Je descends sans problème à 1000 mètres, mais il m'arrive de continuer jusqu'à 3000 mètres ! Pourquoi êtes-vous si... pensifs ? Ah, vous calculez ! Les résultats vous paraissent invraisemblables ? Mais non, ils sont exacts !

A chaque dizaine de mètres gagnés en profondeur, la pression exercée sur mon corps augmente d'une atmosphère. A 100 mètres de profondeur, je supporte déjà 11 atmosphères.

Comme je plonge à la verticale (à la vitesse de 7 – 8 km/h), et que la longueur de mon corps (tête-nageoire caudale) est de 15 mètres, je dois subir à l'intérieur même de mon corps une différence de pression d'une atmosphère. A 1000 mètres, la pression est déjà de l'ordre de 101 atmosphères, c'est-à-dire que chaque centimètre carré de mon corps supporte le poids de 101 kg.

C'est comme si l'on vous demandait de soutenir la masse d'un sportif -catégorie poids lourds- sur un seul de vos ongles !... Ah, je vois, un autre problème surgit dans votre esprit : "comment échapper à la maladie des caissons (décompression) ?"¹

Ne vous en faites pas ! Tout va pour le mieux. Le moindre détail a été pensé par mon "Constructeur" qui m'a équipé en conséquence. Il a mis en place plusieurs moyens pour éviter ce malaise. Vous pensez certainement que les cétacés plongeant profond (le cachalot macrocéphale, l'hyperoodon arctique, les rorquals) disposent d'une extraordinaire capacité pulmonaire, puisqu'ils sont capables de rester sous l'eau , sans peine, pendant plus d'une heure. C'est pourtant le contraire ! Par rapport à la dimension de notre corps, nos poumons sont vraiment de petite taille. Votre capacité pulmonaire représente 1,76 % de votre taille ; pour l'éléphant, 2,55 %. En comparaison, les proportions s'avèrent plutôt minimes pour nos espèces. Le cachalot macrocéphale : 0,91 % ; le rorqual bleu : 0,73 % ; la baleine noire : 0,65 %. Car une série de mécanismes propres aux cétacés nous permet d'utiliser notre appareil respiratoire de manière plus intensive que les mammifères terrestres. Le dispositif essentiel consiste dans un nombre d'alvéoles bien plus élevé. En outre, le taux d'hémoglobine de notre sang dépasse de 50 % celui d'un être humain. Par conséquent, l'oxygène est véhiculé dans nos poumons d'une manière nettement plus performante.

¹ N.d.T. : "Maladies des caissons" ou "maladies de décompression". Ensemble des accidents observés dans les profession soumises à des décompressions fréquentes et souvent rapides. Ils sont dus à des phénomènes de dissolution et de restitution de l'azote dans les tissus et dans le sang (Petit Larousse).

Pour une dépense normale d'énergie, vous n'utilisez que 10 à 20 % de votre capacité respiratoire. Par contre, nous en utilisons jusqu'à 90%. Autrement dit, une seule de nos inspirations correspond, sur le plan efficacité, à 8 inspirations humaines. Nous pouvons ainsi nous préparer à la plongée de manière absolument différente de tout autre mammifère.

En plus, notre Créateur nous a dotés d'une faculté spéciale : par un procédé unique -des systèmes complexes de construction organique et des équipements physiologiques spéciaux- nos muscles sont capables d'emmagasiner de l'oxygène.

A présent, vous êtes en mesure de vous imaginer comment je m'apprête à la grande plongée. Au cours d'une période respiratoire de 10 minutes, sans hâte ni stress, je remplis à bloc toutes mes "réserves à oxygène". Chaque minute de plongée nécessite une inspiration. Soixante inspirations me suffisent donc pour rester à 1000 mètres de profondeur, durant trois quarts d'heure. Comme il me faut 15 minutes pour la plongée et la remontée, il me reste donc sans problème 45 minutes pour séjourner à l'endroit choisi. Autre différence importante : lorsque vous plongez, vous puisez 34 % d'oxygène de vos poumons, 41 % du sang et 25 % de vos muscles et tissus. Pour nous, la différence est fondamentale : notre réserve pulmonaire est de 9 %. Quant aux 91 %, restant, 41 % proviennent du sang, 50 % des muscles et des tissus. Sous l'eau, notre appareil respiratoire ne joue donc qu'un rôle secondaire. Une dernière question vous préoccupe sans doute. "*Dans ces profondeurs, comment se comportent vos poumons soumis à de telles pressions ?*" On pourrait penser que, tels un sac mouillé, ils se ratatinent. Chez les mammifères terrestres, des anneaux cartilagineux consolident la trachée-artère et les grosses bronches, les maintenant ouvertes. Pensez au tuyau flexible de votre aspirateur. Pour nous autres, cétacés, le Créateur a prolongé ces anneaux jusque dans les plus petites ramifications bronchiques (bronchioles). Par conséquent, nos conduits respiratoires ne peuvent être écrasés. De plus, cette conception permet une circulation rapide et efficace de l'air.

Afin de nous permettre un long temps de plongée; le Créateur a conçu un programme d'économie énergétique sans pareille. Notre rythme cardiaque se réduit de moitié durant la descente.

Nous pouvons "déconnecter" temporairement la circulation sanguine des secteurs ou organes physiques non vitaux. Essayez de vous représenter un réseau de routes à sens unique. De la même manière, le parcours de notre sang est dévié et régulé par un système de muscles vaso-constricteurs nombreux. Seuls les organes importants tels que le cerveau, le cœur et la moelle épinière sont alimentés en oxygène durant la phase de plongée.

Les "réseaux admirables", (du latin : "*rete mirabile*"), constituent un organe indispensable à notre technique de plongée hautement spécialisée. Notre Créateur l'a conçu et intégré dans notre structure.

Vos savants n'ont pas encore analysé toutes les fonctions complexes de ces réseaux qui jouent un rôle essentiel pour l'approvisionnement en oxygène et la compensation de la pression.

A quoi sert ce magistral équipement de plongée ? Pourquoi donc descendre dans de tels abysses, inaccessibles au moindre rayon de soleil, dans ces profondeurs obscures, ces nuits sans fin ? On me taxe de "*roi des omnivores*". Honnêtement, j'y recherche mon mets préféré : les seiches, je les avale par milliers ! En dépeçant l'un de mes collègues, vos chasseurs en ont compté... 28000 ! Les plus grosses, je les happe par douzaines ! Mais c'est au fond des océans que se trouvent le délice le plus apprécié : le calmar géant. Héros de bien des légendes, il atteint jusqu'à 15 mètres ! Il m'est arrivé d'engloutir intégralement de tels "*gaillards*". La plupart du temps, néanmoins, un combat de géants précède son arrivée dans mon estomac. Mon système raffiné d'orientation me permet de débusquer ma victime à coup sûr. J'émet des sons métalliques dont je capte l'écho. En dépit de l'obscurité la plus profonde, mon sonar me communique les renseignements précis concernant mes proies : leur taille et leur nombre.

(à suivre)

COURRIER DES LECTEURS

De Monsieur J.P. (Rhône-Alpes)

Merci infiniment pour les récits du serviteur de Dieu Alexandre sur le Père Arsénié, lumière du Goulag ! L'exemple de ce petit homme, priant sans cesse et pour qui Dieu fit des miracles, est très réconfortant. Pour nous qui sommes sujets au découragement, à la peur et au désespoir, parce que nous ne prions pas comme il faut, quelle leçon !

Dans cet enfer inimaginable du Goulag, combien de conversions, combien de "bons larrons" grâce à ce prêtre conformé au Christ sur la Croix ?

De Monsieur F.B. (Calvados)

Le public ne croit plus rien, ne sait plus rien, et s'accommode de tout. Cette constatation me hante. Je ne suis pas scientifique. Je ne suis pas davantage philosophe. J'ai la foi catholique, et je suis peintre, voilà tout. Je regarde autour de moi, et je fais ce qui ne se fait plus : je réfléchis. En tant qu'artiste, fervent du Beau, je me demande encore ce qu'on entend par "art moderne". Il n'y a pas d'art moderne. Il y a des artistes, doués à leur manière, pour chacun d'eux, mais l'ensemble de leurs productions fait-il un art ? Ce qui les unit, c'est en partage, une confusion universelle. Au total, c'est la négation du Beau. Il en résulte la disparition totale du premier des arts : l'Architecture. Qu'on pense aux cathédrales médiévales ; quelle honte pour nous depuis plus de deux siècles, et quelle chute du vingtième ! On entend dire : On n'est plus au Moyen Age !.. En effet.

Du P. G. (Hautes Alpes)

Très bien d'avoir publié cet article sur la confession d'un psychothérapeute. A mesure que le sacrement de Pénitence, la confession auriculaire et la direction de conscience, se perdent, nous allons vers la ruine de l'image divine dans l'intelligence et le cœur de la créature humaine. Je me rappelle les cours qui nous étaient donnés au séminaire sur la "direction de conscience", avec l'éclairage des grands maîtres de la "vie intérieure" ... Eh bien, nous en sommes loin ! Malheureusement cette "confession d'un psychothérapeute", ne présente qu'un échec irrémédiable. Il faudrait évoquer cette "tradition" si importante de l'Eglise Catholique par laquelle des prêtres instruits et délicats, conscients de leur mission de ministres du sacrement de pénitence, étaient assidus au confessionnal ! (cf. le Curé d'Ars). Naguère une prière était prescrite pour le prêtre avant qu'il entre dans le confessionnal. Nous, prêtres, recevons alors des grâces vraiment extraordinaires pour comprendre et aider les pénitents, et très souvent il nous arrive de leur dire des paroles auxquelles nous n'aurions jamais songé ! C'est, presque constante, l'assistance du Saint-Esprit que nous recevons au confessionnal.

Baptême
Carl Christaki

Je suis un homme dans le monde,
Mais non plus du monde ; et sauvé !
Car le baptême m'a lavé
De la tache du mal immonde.

En me plongeant en un peu d'onde,
Jésus noya le réprouvé
Et renaissant, j'ai retrouvé
La Vie et l'Amour qui la fonde.

L'intelligence, à ce mystère,
Toute seule ne comprend rien ;
Or le Fils le révèle aux siens.

En le voyant, ils voient le Père
Et s'ils aiment selon Sa Loi,
Ils ressuscitent par la croix.

Seigneur ! délivre-nous du "Moi" !

*

*

*